

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

vendredi 25 juin 1926

Sommaire :

La grève générale en Angleterre
Louis XVII et la légende des faux dauphins
Quand Dieu parle
La visite au Mendiant Ingrat
Le Messie de M^{me} Besant
L'action sociale ouvrière des femmes catholiques

Hilaire Belloc
Marquis de Roux
Jacques Maritain
Léopold Levaux
X
Victoire Cappe
Maria Baers

Les idées et les faits : Chronique des idées : Monsieur Portal, Mgr J. Schyrgens. — Turquie. — Etats-Unis — Egypte.

La Semaine

♦ Grandiose et triomphale manifestation Eucharistique à Chicago. Pèlerins par centaines de mille, communions par millions, six mille messes par jour, procession finale avec douze cardinaux, des centaines d'évêques et un million de fidèles... Nos frères d'Atlantique ont voulu faire grand. Leur succès force l'admiration et il faut leur savoir grand gré d'avoir fourni la démonstration éclatante de la vitalité et de la puissance du catholicisme.

Au pays de l'or et du confort, dans ces Etats-Unis où le matérialisme et le néo-paganisme règnent en maîtres, dans la ville où le crime fleurit comme nulle

part ailleurs, on a fait au Saint-Sacrement une apothéose comme jamais encore le monde n'en vit. Les catholiques américains ne sont pas 20 % de la population du pays, mais ils y sont la seule force spirituelle unie, disciplinée et forte.

Si le christianisme perd en étendue, il gagne en profondeur, écrivait un jour notre grand Cardinal.

La déchristianisation progresse presque partout, mais la foi se fait plus profonde, plus vivante, plus rayonnante chez ceux qui la conservent.

Et c'est ce dynamisme-là qui sauvera le monde, si le monde doit être sauvé...

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL :
90,000,000RÉSERVES :
29,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) . 6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . 6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois : : : : : 6.85 %
2° Après le quatrième mois : : : : : 6.55 %
3° Après le troisième mois : : : : : 6.45 %
4° Après le deuxième mois : : : : : 6.35 %
5° Après un mois : : : : : 6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

28^e Congrès Eucharistique

à Chicago (20-24 juin)

Départ Européen à Anvers le 2 juin par le **MELITA**
Retour à Anvers le 8 juillet par le **MINNEDOSA**

Visite de Québec — Montréal — New-York —
Washington — Chicago — Détroit — Usines
Ford — Toronto — Chutes de Niagara. — —

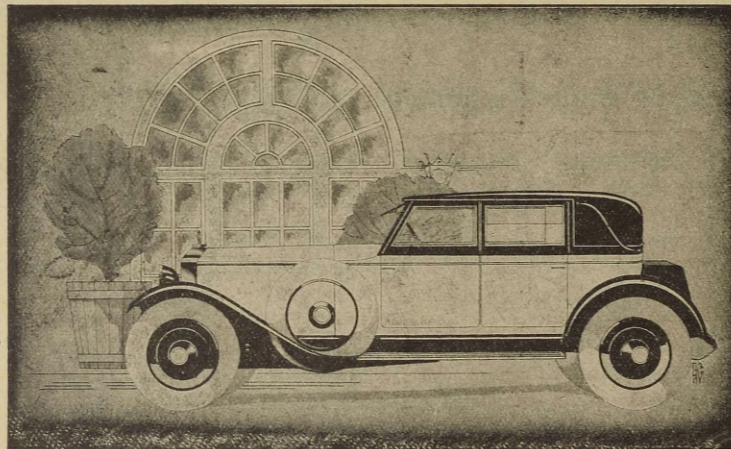
Organisation complète tous frais compris

par

LE GLOBE 3, Avenue Louise, BRUXELLES
41, Avenue de France, ANVERS

en collaboration avec le Canadian Pacific

Brochure explicative gratuite sur demande.



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Sec. An, Bruxelles Sec. An,

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK
Téléphone 324,96

La grève générale en Angleterre

Le directeur de cette revue m'a demandé de préciser pour des lecteurs étrangers le caractère de la grève générale que l'Angleterre vient de subir et la signification de son échec. Je vais dire bien des choses qui paraîtront nouvelles, étranges même, car elles seront certainement fort différentes de ce qu'affirment nos grands quotidiens, dont le caractère officiel est plus accentué en Angleterre que partout ailleurs. Je n'en crois pas moins que le peu que j'ai à dire serrera la vérité d'aussi près que possible.



Hilary BELLOC, vu par le caricaturiste Low.

Il faut tout d'abord ne pas perdre de vue que le mouvement n'avait — et n'a — aucun caractère *révolutionnaire*.

C'est bien là, je crois, ce que des étrangers auront le plus de peine à comprendre. Parfois, ils parlent à ce propos de notre « discipline politique » — terme inexact du reste ; d'autres fois, ils invoquent « notre puissante structure sociale » : terme exact cette fois, mais mal appliqué. Certes,

notre structure sociale est remarquablement puissante et bien équilibrée. Mais l'absence, dans le mouvement dont il est ici question (et dans tout autre mouvement anglais), de tout élément révolutionnaire n'a rien à voir avec la force de nos cadres sociaux. Cette absence est due plutôt à l'inexistence chez nous de toute doctrine politique générale.

* * *

La grève générale avait un objectif particulier très concret et n'avait que cet objectif, à savoir : obliger le gouvernement à continuer le versement d'un subside aux mines, jusqu'à ce que — soit par la réorganisation des mines, soit par la coalition de nombreux intérêts miniers, soit par un plan de nationalisation, soit par la fixation d'un plus haut prix pour les charbons domestiques, soit de toute autre manière à convenir — les mineurs soient assurés de continuer à toucher au moins leurs salaires actuels, en travaillant le même nombre d'heures que maintenant soit 7 heures par jour.

Les mineurs admettaient que pour obtenir ce résultat il serait peut-être nécessaire d'instituer un subside gouvernemental permanent. M. Wheatley, un de nos « socialistes » anglais les plus intelligents, (un catholique) (1), est d'avis qu'un pareil système n'aurait rien que de bon et d'utile. En effet, ce ne serait pas autre chose qu'une mesure protectionniste comparable aux tarifs douaniers qui augmentent les revenus des agriculteurs français ou allemands aux dépens de la population urbaine ; ou à la prime — donc au subside — qui multiplie les bénéfices de notre nouvelle industrie sucrière et de notre nouvelle industrie de la soie artificielle, toujours aux dépens du public.

Dans le présent article, je ne me propose pas d'établir qui a tort et qui a raison, où est la vérité et où est l'erreur, mais je veux seulement décrire objectivement ce qu'était la situation et ce qu'elle est.

Le subside gouvernemental qui complétait — artificiellement — le salaire des mineurs devait durer, en vertu d'un vote du Parlement, jusqu'au 30 avril dernier. Pour obtenir que ce subside continuât à être versé pendant les négocia-

(1) En Angleterre le mot « socialiste » n'a rien à voir avec la religion ; il ne veut même pas dire « collectiviste ». On désigne ainsi celui qui est partisan d'une solution corporative des problèmes que pose le capitalisme industrie.

tions ultérieures, la grève générale fut déclanchée non point par les chefs travaillistes, mais par la masse des ouvriers exprimant leur opinion de façon catégorique.

Aussi bien il ne s'agissait nullement d'une « grève générale » dans le sens logique du mot. Sur l'ordre des *Trade Unions*, une partie notable des ouvriers (certainement la majorité des ouvriers organisés d'Angleterre) continua de travailler. Près d'un quart seulement de la classe ouvrière organisée, de ceux qui vivent d'un salaire hebdomadaire, firent grève. Les ouvriers des transports, y compris les cheminots et les dockers, ceux de l'industrie textile et les mineurs cessèrent le travail. Mais les services publics des postes et des téléphones continuèrent à fonctionner. Les ouvriers agricoles, la plus grande partie des ouvriers du bâtiment et des chauffeurs de taxis, ainsi que les ouvriers d'une multitude d'autres industries nécessaires, de moindre importance, n'étaient pas impliqués dans la grève.

J'estime pour ma part que si cette « grève générale » partielle avait duré une semaine de plus, elle eût atteint son objectif.

A l'étranger, on eut l'impression que la grève avait échoué, parce que sa continuation fut jugée impossible, étant donné le grand nombre de volontaires qui venaient offrir leurs services. C'est là une erreur.

La grève échoua parce que, dès le début, la majorité des chefs travaillistes l'avaient désapprouvée. Ils ne s'y étaient résignés qu'à contre-cœur, sous la pression de leurs troupes. Dès la première heure de la grève, ces *leaders* cherchaient un prétexte et une excuse pour y mettre fin. Cette excuse, ils l'ont facilement trouvée.

Les principaux *leaders* travaillistes au Parlement se mirent d'accord avec d'autres politiciens pour qu'une proposition fût faite semblant donner satisfaction aux mineurs. Cette proposition ne devait naturellement pas émaner d'un membre du Gouvernement, sinon les engagements pris auraient dû être tenus. Un politicien éloigné momentanément des affaires, et que le Gouvernement avait utilisé naguère pour présider la commission d'enquête sur les mines de charbon, Samuel « le Palestinien », en prit l'initiative. Un membre du Gouvernement lui écrivit une lettre privée destinée à couvrir le Gouvernement. La lettre soulignait que tout ce que Samuel proposerait n'aurait rien d'officiel et serait dépourvu de l'autorité liée à une promesse gouvernementale. *Toutefois, la proposition n'en devait pas moins être communiquée aux mineurs, comme si elle était officiellement sanctionnée, avec l'objet de mettre fin à la grève.* Cet objectif atteint, elle serait répudiée. Bref, un exemple classique d'intrigue parlementaire.

Tout se déroula comme il avait été prévu. M. Thomas, chef de l'Union des cheminots, annonça à M. Cook, secrétaire de l'Union des mineurs (et dès lors l'homme le plus en vue dans la grève), que tout avait été réglé *de façon satisfaisante pour les mineurs* par le memorandum de Samuel, et que, dès lors, l'ordre de grève devait être rapporté.

Ce qui fut fait. Ce n'est qu'alors, — et trop tard! — que les mineurs apprirent qu'aucun accord n'avait été conclu et que les suggestions émises en leur faveur, suggestions auxquelles le nom de Samuel avait été lié, n'avaient aucun

caractère officiel et ne liaient pas le Gouvernement. De par ce subterfuge les mineurs étaient lâchés. On les laissait se débrouiller tout seuls. Conséquence : alors que la grève générale a cessé, la grève des mineurs continue.

* * *

Cette brève notice (qui, m'est avis, représente véritablement la situation telle qu'elle est) montre à quel point tout le mouvement travailliste anglais diffère du mouvement correspondant sur le continent. Il ne s'inspire ni de doctrines communistes ni de doctrines socialistes. De doctrine, il n'en a aucune. L'organisation sociale juxtaposant une petite classe capitaliste et une grande classe prolétarienne a commencé en Angleterre bien avant de s'étendre à d'autres pays. Depuis plus d'une génération, elle est entrée dans les habitudes anglaises. Elle est envisagée aujourd'hui comme allant de soi. Le prolétariat anglais ne demande pas l'abolition du salariat. Il s'accommode on ne peut mieux du système en vigueur. Ce qu'il demande, c'est un certain niveau des salaires et que ces salaires lui soient assurés de façon permanente.

Et c'est précisément ici qu'apparaît la gravité de notre situation politique. Il n'y a pas de danger de violence; il n'y a pas danger que des différences doctrinales nuisent à l'unité du pays, l'Angleterre, plus que tout autre pays au monde, étant homogène au point de vue de sa philosophie sociale. Elle est plus homogène au point de vue religieux — en donnant à ce mot de « religion » son sens le plus vague et le plus étendu — plus homogène quant à sa manière de concevoir la vie humaine, et quant à ses conceptions du « bien » et du « mal » social, que n'importe quelle autre nation. C'est là sa grande force, une garantie de paix. Mais à côté de cette stabilité morale de la société anglaise, il est une exigence qui la rend matériellement instable. C'est celle qui a trait à un certain *standard of living* et qui veut que ce *standard* soit assuré et continu.

Notre prolétariat exige — et continuera certainement d'exiger — plus que ce que vaut le produit de son travail sur le marché de la concurrence du monde capitaliste pris dans son ensemble.

De par notre « structure » sociale héréditaire, une somme d'argent qui serait suffisante pour vivre honorablement à l'étranger, est insuffisante pour vivre décemment en Angleterre. Voilà bien le fond du problème. Cristallisée comme elle l'est, la dite « structure sociale » est beaucoup trop complexe et a des racines bien trop profondes pour pouvoir être modifiée.

Pour produire une tonne de froment, l'ouvrier agricole demande plus que ce qu'une tonne de froment coûte sur le marché mondial. Même observation pour un mineur qui demande plus pour extraire une tonne de charbon que ne vaut cette tonne sur le marché mondial. Ajoutons que si nos ouvriers agricoles ou nos mineurs étaient payés moins qu'ils ne le sont, ils ne pourraient, étant donné les conditions sociales anglaises, subvenir à leurs besoins. Ils le pourraient, en France, en Belgique ou en Allemagne. En Belgique, en Allemagne, en France ils seraient à même d'exister avec un salaire-or moindre; chez nous, cela leur est impos-

sible. Là est le nœud de la question là, la menace pour notre avenir.

« A l'ouvrier anglais de s'accommoder du *standard* de consommation de son rival étranger » se dira le lecteur étranger qui aura pris connaissance de ce jugement pessimiste. Hélas, le problème n'est pas aussi simple!

Chez moi, dans le Sussex, un ouvrier agricole travaillant pour mon compte touche deux livres cinq shillings par semaine : soit 45 marks allemands, soit de 380 à 390 francs français. Mais comme avantages matériels, il n'a pas ce que représentent 45 marks, moins encore ce que représentent 380 francs. Il a moins. Ici interviennent la « structure » de notre société, l'héritage d'un passé de grande prospérité, la congestion de cette société et maints autres facteurs. Avec 2 livres sterlings par semaine l'ouvrier agricole anglais peut à peine exister. Voilà notre problème : le problème du Sphinx. Qui le résoudra?

HILAIRE BELLOC.

Louis XVII et la légende des faux dauphins

II L'ÉNIGME

In vraisemblance de l'évasion. — Lasne et Gomin ont toujours affirmé que c'était Louis XVII qui était mort le 8 juin; auraient-ils été dupes ou complices? D'autres serviteurs du Temple connaissaient le Dauphin. — Inauthenticité des témoignages invoqués par les évansionnistes : Joséphine, Frotté, Barras. — L'affaire du Petitval et le faux de la REVUE HISTORIQUE. — Seule la femme Simon a réellement affirmé l'évasion : les deux versions de son témoignage. — Madame Royale : les serviteurs du Temple qui l'accompagnaient à Vienne lui auraient fait connaître l'évasion. Elle n'y a jamais cru. — Prudence et liberté d'esprit des Bourbons : le cœur de Louis XVII.

Pourtant, l'évasion du dauphin a toujours été crue par une opinion nombreuse, et non pas seulement par les illusionnés qui ont cru le retrouver dans l'un ou l'autre des faux dauphins.

Il faut nettement distinguer la thèse de l'évasion, défendue par des esprits distingués, de la thèse de la survivance, qui n'a rallié aucun historien digne de ce nom.

Ce n'est pas que l'évasion soit vraisemblable. Les derniers gardiens de Louis XVII, Lasne et Gomin, qui ne sont morts qu'octogénaires, en plein XIX^e siècle, ont toujours soutenu que l'enfant confié à leur garde était bien le fils du Roi. Sans doute, leurs souvenirs recueillis très longtemps après, présentent sur des points de détail des incertitudes et des contradictions. C'est le contraire qui serait suspect. Mais on n'a jamais rien allégué qui permette de douter de leur bonne foi. En récompense des soins qu'il avait donnés au prince, Gomin fut, sous la Restauration, concierge du château de Meudon. On ne paye pas d'une place si modeste le silence sur un secret aussi redoutable que

celui dont Gomin eût été dépositaire s'il avait connu l'existence du roi, dont Louis XVIII eût indûment tenu la place.

Quant à Lasne, on n'allègue même pas qu'il ait obtenu quelque faveur des Bourbons.

Dira-t-on que Lasne et Gomin ont pu être dupes eux-mêmes? Toutes les versions de l'évasion du dauphin supposent qu'on lui a substitué un ou plusieurs sosies. Parce qu'à la visite du 19 décembre, le prince resta obstinément muet devant les commissaires de la Convention, on suppose que l'un des substitués était sourd-muet; et c'est ce qui oblige à admettre la pluralité de figurants, car l'enfant qui est mort le 8 juin parlait.

Lasne échangea même avec lui des souvenirs du temps où il montait la garde aux Tuileries et où le jeune prince commandait un régiment d'enfants : le Dauphin-Dragons.

Un des évansionnistes les plus fervents, gêné par ce souvenir, va jusqu'à écrire du prétendu substitué : « Ne s'était-il pas donné le plaisir de mystifier le naïf Lasne, de parler de son petit jardin de jadis, de son régiment, le Royal-Dauphin, de son épée, de la reine, sa mère (1)? »

Sans doute, Lasne, les commissaires de service ou les officiers de la garde nationale, auraient pu être trompés, même ayant vu le dauphin aux Tuileries, en retrouvant un enfant malade et vieilli par trois terribles années; mais comment supposer avec vraisemblance que celui qui se serait dévoué pour tenir la place du Roi eût eu, pendant son agonie, l'humeur à cette mystification? Un enfant silencieux, soit; un petit mourant qui joue le faux dauphin, les gens de bon sens ne le croiront pas volontiers.

D'ailleurs, Lasne et Gomin ne sont pas seuls à approcher le prisonnier; dans cette période, il n'est pas séquestré comme dans les six mois qui vont du départ de Simon au 9 thermidor. Parmi les serviteurs du Temple, il y en a plusieurs qui sont là depuis le début de la captivité de la famille royale. Quelques-uns étaient déjà aux services de cuisine des Tuileries.

Le porte-clés Gourlet, qui est consigné vingt-quatre heures au moment du décès parce qu'il s'est trouvé là au moment tragique, était au Temple avant la famille royale. Il ne peut être dupe, puisqu'il a vu constamment le jeune prisonnier. Le garçon de cuisine Caron, qui a apporté le dernier bouillon que le prince ait pris avant de mourir, était également au Temple à une date où personne ne met en doute l'identité du prisonnier. Il a déclaré, en 1817, l'avoir parfaitement reconnu, et la police conseillait de le faire citer au procès Mathurin Bruneau, comme un des témoins « les plus conséquents » pour faire la preuve de la mort.

Les survivantistes ont essayé de remplacer cette déposition accablante par une légende contraire. Le 4 mars 1820 (Louis Blanc précise la date), Caron aurait disparu, supprimé sans doute par la police de Louis XVIII, parce qu'il connaissait le secret de l'évasion! Or, en 1829, il touchait encore sa pension, une pension minuscule de 200 francs, de celles qui n'achètent aucun secret et ne rétribuent aucun silence. Mais, plus tard, son fils, cabotin de troisième ordre, au vague profit bourbonien, donnait à entendre que, Louis XVII, ce pouvait bien être lui!

Le médecin Dessault, avait connu le Dauphin. Aussi, avec le même délire d'interprétation dont ils sont coutumiers, les survivantistes assurent que les Conventionnels l'ont empoisonné. Il eût été plus simple de ne pas le mettre à même de constater une supercherie si facile à démasquer et, d'ailleurs, pendant le peu de temps qu'il traita son royal client, Dessault eut l'occasion de rencontrer son ami, le journaliste royaliste Beaulieu; celui-ci lui demanda si le Dauphin n'était pas empoisonné. Dessault lui certifia que sa maladie était naturelle, ce qui comportait implicitement l'aveu de l'identité.

(1) Cf. *Revue catholique des idées et des faits*, du 19 juin 1926.

(1) Osmond, numéro spécial de *La Plume*. 1900.

Jeanroy, qui avait vu le Dauphin jadis, mais en passant, n'avait eu aucun doute devant le cadavre. M^{me} de Tourzel, gouvernante des Enfants de France, le questionna quelque temps après, et lui mit sous les yeux un portrait très ressemblant qu'elle avait gardé. Il n'hésita pas à lui assurer qu'elle ne pouvait garder aucun espoir, et que c'était bien le Dauphin à l'autopsie duquel il avait participé.

Enfin, une évasion comme celle que l'on imagine n'aurait pu réussir qu'avec des concours multiples. Comment imaginer qu'à aucun moment, aucun de ceux qui auraient été mêlés à la délivrance du prince ne se fût fait connaître ou n'eût réclamé le prix de son silence ou, encore, n'eût déposé, en lieu sûr, quelque confession posthume.

« Pas de sauveur, pas de sauvé », cette formule de M. de la Sicotière exprime une vérité de bon sens. Or, de tous ceux que la légende a essayé de mêler à l'évasion, il n'en est pas dont le rôle ne s'évanouisse quand on se reporte aux documents authentiques.

D'où la supposition que Louis XVII avait été assassiné avant le jour de sa mort officielle. Hypothèse plus raisonnable, mais que rien ne confirme (1).

A-t-on assez répété que c'était Jo éphine de Beauharnais qui avait obtenu de Barras la nomination de Laurent, créole comme elle, de la Martinique ? Or la nomination de Laurent est du 12 thermidor, et M^{me} de Beauharnais était encore en prison : elle ne fut libérée que le 19. Les prétendues révélations de Joséphine à Bonaparte ne sont point racontées dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, mais dans des Mémoires apocryphes, roman dont on connaît l'auteur, un certain Lamothe-Langon.

Autre sauveur : Louis de Frotté. Le 28 décembre 1795, il écrivait à M^{me} Atkins : « Je n'ai pu voir le malheureux infortuné qui était né pour nous gouverner. Il n'a point été sauvé. Les monstres, doublement régicides, après l'avoir laissé longtemps languir l'ont fait périr dans sa prison dont il n'est jamais sorti. »

Les Mémoires de Barras devaient révéler le secret de l'évasion. M. Georges Duruy les a publiés : ils disent tout le contraire. Il est vrai que la *Revue historique* a publié dans sa livraison de mai-juin 1918 le compte rendu d'une prétendue séance secrète du Directoire, trouvé par M. Donay-Lachambaudie dans d'autres papiers jusqu'ici inédits (?) de Barras. D'après cette pièce, dont on ne nous dit pas l'origine, un premier faux dauphin aurait été livré à un banquier royaliste, Petitval, qui avait financé la révolution de thermidor. Avec le muet et le remplaçant de celui-ci, cela ferait trois substitués et trois évasions. Petitval aurait été égorgé avec tous les siens parce qu'il se serait aperçu qu'il avait été joué, et c'est sur ce meurtre que le Directoire déléguerait. Le massacre de la famille Petitval à Vitry-sur-Seine, le 23 avril 1796, est un fait historique. Les causes en sont restées mystérieuses (2), mais le procès-verbal de la séance secrète pue le faux : ce n'est pas un procès-verbal, c'est une scène de mélodrame historique.

Un mot suffirait à en démontrer la fausseté : le banquier Petitval, — il n'était point banquier — ne réclamait pour son pupille que la succession civile de Louis XVI. Or, Louis XVI, roi de France, dont tous les biens étaient réunis au domaine de la Couronne par l'effet du droit de dévolution, n'a jamais laissé de succession civile. Il y eut un héritage de Marie-Antoinette, sa dot pas encore payée par la Maison d'Autriche et ses diamants que put réclamer Madame Royale ; la succession de Louis XVI est une de ces bourdes

qui suffisent à dénoncer la forgerie du document. En juillet 1925, la *Revue historique* en est convenue.

Reste le témoignage de la femme Simon. Il est exact qu'aux Incurables, où elle ne mourut qu'en 1819, elle affirma toujours deux choses : l'affection qu'elle avait eue pour son petit Capet et l'évasion de celui-ci.

Seulement, nous avons deux versions de ses dires. L'une indirecte, recueillie fort tard des lèvres des sœurs des Incurables, et d'après laquelle elle avait, le 19 janvier 1794, jour de son démenagement, fait sortir le Dauphin parmi son linge sale. La réclusion atroce du premier semestre de 1794 aurait été imaginée, dit-on alors, pour dissimuler la substitution et le témoignage de la Simon serait bien grave, puisqu'elle raconterait un événement où elle aurait joué un si grand rôle.

Mais ce récit de 1848 est de troisième main. Ce sont des abbés partisans de Richemont qui recueillent les dires des religieuses, dont les anciennes avaient jadis soigné la Simon.

Quand celle-ci fut interrogée au ministère de la Police, le 16 novembre 1816 — et elle signa le procès-verbal — quand elle fut questionnée à nouveau, en août 1817, par trois émissaires qui prévirent aussitôt la police de ses dires, elle avait donné une version toute différente.

Elle plaçait l'évasion au moment de la mort officielle (juin 1795). Elle l'a connue, mais n'y a pas joué de rôle et affirme seulement avoir été tenue au courant des nouvelles du Prince par une cousine à elle, qui était concierge place Vendôme, et qui est morte depuis.

Elle prétend avoir reconnu le dauphin dans un visiteur qui est venu aux Incurables en 1805 et qui ne correspond à rien de saisissable. Cette version, la seule dont on ait le droit de tenir compte, n'est plus le témoignage d'une personne mêlée à la délivrance du prince.

Il ne manque vraiment qu'une chose pour que l'on ait le droit de déclarer la preuve absolue et parfaite. C'est que le corps du prince ait été montré à sa sœur, Madame Royale, captive à l'étage supérieur.

Il ne faut pas s'étonner, comme on l'a fait souvent, que cette reconnaissance n'ait pas eu lieu et y voir l'aveu que l'on redoutait que la princesse s'aperçût d'une substitution.

Madame Royale était au secret. Elle ignorait encore la mort de sa mère et de sa tante. On lui cacha la mort de son frère, en vertu du même principe, et cette mort n'en devient pas plus douteuse que les deux premières.

Il est seulement vrai que l'absence de cette confrontation prive l'histoire du seul témoignage contre lequel personne n'eût osé s'inscrire en faux.

Quand, après la mort de son frère, Madame Royale fut soumise à une captivité moins sévère, que M^{me} de Chantreine fut admise auprès d'elle, puisqu'elle put recevoir des visites, elle apprit coup sur coup les trois morts et elle ne révoqua pas plus en doute celle qui s'était accomplie dans l'ombre du Temple que celles qu'avait vues la place de la Révolution.

Libérée et remise à l'Autriche le 18 décembre 1795, elle donne, avant de partir, à M^{me} de Chantreine un mémoire de sa captivité, écrit au Temple, terminé le 16 octobre, où elle raconte, sans qu'un doute l'effleure, tout ce qu'elle a su de la mort de son frère. Elle la date même, cette mort, du 9 juin, jour où elle fut seulement annoncée.

Jusqu'à Bâle, elle est accompagnée, sur sa demande, de Gomin, qui a été bon pour elle pendant la captivité. A Vienne, elle emmène et elle garde, jusqu'au 20 janvier suivant, le cuisinier Meunier qui préparait ses repas et ceux de son frère au Temple. Le porteclefs Baron devient un de ses valets.

S'il y a eu évasion, pas de doute que tout ce petit personnel du Temple, qui accompagne maintenant Madame délivrée, n'en

(1) C'est l'hypothèse de J. Turquan : *Du nouveau sur Louis XVII* (Emile-Paul) et de René Le Conte : *Louis XVII et les faux Dauphins* (Presses universitaires).

(2) M. Léonce Grasilier (*Nouvelle Revue*, juin-septembre 1923), a fait connaître les vraies circonstances du massacre. Il conclut à un crime domestique.

sache le secret et n'imagine la réjouir en la lui faisant connaître. Or, à Vienne, Madame Royale se montre aussi convaincue de la mort de son frère que dans les derniers jours de sa captivité. Qu'on n'objecte pas la lettre fameuse où elle écrit à Louis XVIII en lui demandant le pardon et la paix pour les Français : « Moi, dont ils ont fait périr le père, la mère et la tante. » Elle ne nomme pas son frère parmi ceux qui sont morts de mort violente, car c'eût été accuser d'empoisonnement les gardiens de ses derniers jours qu'elle considère, au contraire, comme de braves gens dévoués.

Cette accusation d'empoisonnement, à laquelle Louis XVIII croit alors, que Charette a jetée à la Convention en reprenant les armes le 18 juin. Madame Royale la tient pour une injustice qui atteindrait douloureusement des innocents. Quand le premier faux dauphin, Hervagault, se manifeste, et qu'un abbé de la Trappe, tenté de croire en lui, en prévient Mgr de La Fare, Madame écrit à Louis XVIII : « J'ai chargé l'évêque de Nancy de vous transmettre une lettre du Père abbé de la Trappe par rapport à une histoire que je regarde comme un chimère et qui, suivant tout ce que je sais là-dessus, n'a aucune vraisemblance. »

A ce moment-là, la duchesse d'Angoulême n'a pas encore rejoint son oncle. Elle ne partira de Vienne que le 4 mai 1799. Pendant trois ans et quatre mois, loin d'être sous l'influence de ses oncles, elle est restée à la Cour d'Autriche, où l'Empereur voudrait la marier à un archiduc, et la contrariété des intrigues qui s'agitent autour d'elle lui fait une sorte de liberté au milieu des contraintes extérieures qu'elle subit. Pendant ces trois années, on n'imagine même pas comment elle eût sacrifié l'existence de son frère pour servir la politique de ses oncles, qui sont à cent lieues d'elle.

On n'a jamais essayé de dire à quel moment, dans la suite, elle aurait appris le secret dont elle n'était pas instruite alors.

Sous la Restauration, son attitude et celle de tous les Bourbons est d'une parfaite liberté d'esprit et d'une grande prudence. Il est faux que des services funèbres n'aient pas été célébrés pour Louis XVII; il en fut célébré partout, sauf à Saint-Denis, où la tradition voulait qu'il n'en fût offert que pour les princes dont les corps reposaient dans la basilique.

Quand Pelletan offre le cœur qu'il a dérobé à l'autopsie, l'authenticité n'en paraît pas suffisamment établie et Pelletan avoue qu'un de ses élèves le lui a dérobé quelque temps. Un cœur de Louis XIV, soi-disant sauvé des profanations de Saint-Denis, fut reçu de la même façon et l'on s'aperçut que l'on avait accepté trop vite un prétendu cœur de Louis XIII.

Si les Bourbons avaient voulu accrédi-ter à tout prix la croyance à la mort du dauphin, ils n'auraient pas manqué d'authentifier la première relique venue. Jusqu'au bout, Madame Royale a affirmé la même conviction; c'était pour elle un raisonnement invincible, ce n'était pas la connaissance personnelle et irremplaçable qui aurait résulté de sa confrontation avec son malheureux frère.

Tout ce qui fait preuve en histoire et en justice, se réunit pour établir par des présomptions graves, précises et concordantes, la mort de Louis XVII au Temple.

Marquis DE ROUX
Ancien bâtonnier de Poitiers

La troisième et dernière partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

Souscrivez un abonnement de luxe à 100 francs, pour que malgré la hausse du papier et de la main-d'œuvre nous puissions maintenir le prix de l'abonnement ordinaire à 25 francs (15 francs pour le clergé).

Quand Dieu parle de Léopold Levau

PRÉFACE

Quand un homme va vers son Dieu, sans le savoir encore, il croit qu'il cherche, et véritablement il cherche de tout son cœur : en réalité, il est cherché. Un plus fort que lui le tire roidement, à travers des eaux plus dures que l'agate. L'âme cependant fait son métier, elle s'agit en discours et expériences, elle travaille, avec cette affreuse énergie que foment l'instinct de conservation de l'esprit, à trouver dans les signes de ce pauvre monde la preuve et la certitude de la vérité qui la sauvera : labeur de prudence et raison que Dieu exige et provoque avant de donner ce qui est au-dessus de toute raison et de tout mérite.

Léopold Levau, en publiant ce *journal*, a voulu livrer tel quel et sans apprêt le témoignage de ses années d'angoisse. Des notes mêmes où il consignait ses pensées la littérature pourtant n'est pas absente, voire la dévotion à la littérature, du moins dans les premiers temps de sa recherche. C'est qu'il mendiait alors à cette fausse divinité le pain dont la Vérité première peut seul nourrir le cœur. *Ascensiones in corde disposuit*. Je remarque que son récit, à mesure qu'il nous conduit plus avant dans les opérations de la grâce, à mesure se purifie, pour atteindre à la fin un pathétique tout spirituel.

Détresse et misère noire, — avec la seule étoile du suicide à l'horizon, — de l'être humain retranché de Dieu, opprimé par l'immense dureté du monde moderne et de la « civilisation » individualiste et par la puérité de leurs idéologies, — puéril lui-même en sa révolte et discordant dans sa douleur, jusqu'à ce que Dieu l'ait guéri, — peu de livres nous en donne un sentiment plus aigu. Celui-ci est écrit par un homme que toutes les inquiétudes de l'art et de la philosophie moderne habitaient, de là son intérêt pour tant d'esprits de même culture, auxquels il montre la route.

Un trait me semble ici particulièrement significatif : tandis que les philosophes ont été l'obstacle le plus rude et le plus noir, les maîtres d'erreur dont il a fallu se délivrer à force de méditations et de souffrances, c'est, au contraire, du côté des poètes, d'un Edgar Poe, d'un Baudelaire, d'un Rimbaud, qu'un peu de secours et comme un regard de Dieu parvenait. Les uns devinent le spirituel au milieu des ombres; les autres s'emploient à murer la vérité. L'évasion de la raison hors de la fausse philosophie, tout le débat d'ordre intellectuel qui joue un rôle si important dans l'histoire de ce retour, comme l'auteur a eu raison de nous en retracer scrupuleusement les péripéties! C'est ce qui donne à son livre tout son poids rationnel. On ne suivra pas sans émotion la longue discussion passionnée par laquelle, avec une logique que la souffrance ne courbe pas, mais rend plus pressante et plus dure, il brise en lui les liens du nietzschéisme, du kantisme, du panthéisme, du renanisme, et oppose aux chimères et aux idoles dont le siècle passé se glorifiait la grande sagesse libératrice de saint Augustin.

Pendant qu'il opère lui-même au-dedans de nous, Dieu se plaît à nous envoyer, témoin de sa vérité, instrument de sa miséricorde, un de nos frères pour rompre enfin le moule et délivrer son ouvrage. C'est Léon Bloy qui, pour Léopold Levaux comme pour beaucoup d'autres, fut cet envoyé du Seigneur. C'est lui qui porta le *coup de grâce*. Action, d'abord, de ses livres, dont la violence même — même mal comprise au début, et entendue dans un sens qui n'était pas le sien, — devait orienter ce révolté vers l'obéissance de la foi. Action décisive de sa personne. Le séjour en Russie, la rencontre avec le *Pèlerin de l'Absolu*, les tranchées de l'Yser, quelles « conditions de lieu », quelle admirable atmosphère pour un tel drame spirituel!

Je viens de nommer les tranchées de l'Yser. Tout commentaire affaiblirait la portée de ces pages tragiques, où nous voyons l'union de l'âme et de son Dieu retrouvé se sceller dans la bienheureuse nuit de la foi, au milieu de l'épouvantable nuit de la guerre.

Léopold Levaux est aujourd'hui un des écrivains et des critiques les plus remarquables de la Belgique catholique. Serviteur de la divine Vérité, à sa place de chrétien dans l'univers, portant la paix dans son cœur après être sorti des régions du désespoir, parce qu'il a écouté *quand Dieu parlait*. Je suis heureux de rendre hommage ici à son noble effort, en souhaitant que ce livre, qu'il a écrit pour le bien des âmes, en aide en effet un grand nombre à mieux écouter au dedans d'elles la voix du Seigneur Dieu. *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur ad plebem suam.*

JACQUES MARITAIN.

La visite au Mendiant Ingrat⁽¹⁾

Paris, 7 juillet 1914. — Quelques instants après que nous eûmes sonné à la porte de l'appartement du deuxième étage, une petite bonne vint nous ouvrir et nous introduisit dans une pièce tapissée de livres, de tableaux et de photographies. Elle nous laissa seuls un moment. Une main poussa la porte et un vieil homme robuste et légèrement voûté entra. Il était vêtu d'un complet en toile jaune, sur un gilet de fantaisie, de piqué modique; au cou, dans le col de la chemise molle, flottait une lavallière bleue.

Bloy! C'était Léon Bloy, avec une figure colorée et fortement modelée sous des cheveux blancs; il fixait sur nous des yeux extraordinairement convexes, comme si le regard en coup de feu avait projeté la cornée vers le dehors, à force d'être dardé; Léon Bloy, avec une tête ferme comme un bastion et un corps comparable à une vieille forteresse fatiguée.

— « Léopold Levaux?... » Les premiers moments furent un peu pénibles, tellement l'émotion nous étreignait. Tout de suite, M^{me} Bloy entra, figure pleine de grandeur.

Dès le début de la conversation qui s'établit, nous avons vu paraître le douloureux sourire de Bloy, qui me met les larmes aux yeux, un pli enfantin qui concède, atrocement amer, qu'on ne comprend pas tout de suite. J'ai gardé ce sourire gravé au fond

de moi, comme un témoignage de la férocité de la vie : Il lui faut des grands hommes à dévorer avec toutes sortes de raffinements, et quelle magnifique pâture que celui-ci!

— « Laissons-les faire meilleure connaissance », dit M^{me} Bloy à Hélène, qu'elle emmena. Et je restai seul avec lui.

Nous parlâmes peu, d'abord. Il était tantôt debout, tantôt assis dans un vieux fauteuil de bois aux longs bras maigres, au fond garni de bure verte; parfois, aussi, il se contentait de s'appuyer sur la manchette.

Au moment où nous étions entrés, nous avions été accueillis par la musique grave et pleine d'accent que faisaient un piano et un violon jouant de concert. Cette musique continuait tandis que nous parlions.

Je questionnais Bloy sur la littérature catholique contemporaine. — « Leur catholicisme, c'est de l'ordure, me dit-il. Ils ne donneraient pas *tout* demain; moi, je suis prêt à la perte de tous les biens, à la perte de la vie même pour Dieu. » En me disant cela, il avait un air terrible, et si vrai que j'en reçus un grand coup au cœur, comme si une arme s'enfonçait au fond de ma poitrine. — « J'ai l'air de vivre, n'est-ce pas? continua-t-il. J'ai un appartement; enfin, j'ai presque l'air de bien vivre!... Eh bien! chaque mois quelqu'un paye mon terme. »

Je ne peux dire jusqu'ou mon cœur s'ouvrit, se fendit plutôt, pour accueillir ces paroles. Cet homme m'apparut à la fois si grand et si misérable que je ne sais ce qui me dominait le plus de la pitié ou de l'admiration. Nous parlâmes ainsi longtemps, car Léon Bloy sait se confier comme personne.

M^{me} Bloy revint avec Hélène et elle nous invita avec une grande bonté à rester dîner. Puis elle s'en alla pour Paris, à la rencontre de sa sœur qui arrivait de Rome, nous laissant avec Léon Bloy et ses deux filles, Véronique et Madeleine; c'est elles qui faisaient la musique de tout à l'heure. Elles sont excellentes musiciennes. Véronique, douée d'un don curieux, compose des chansons douloureuses sur des paroles qu'elle invente elle-même. Madeleine, élève de Vincent d'Indy, a un talent remarquable de violoniste.

Une conversation enjouée s'établit. Naturellement, je questionnais beaucoup Bloy. Répondant à mes questions, il me parla de de Groux, de Montchal, le dédicataire du *Désespéré*, de bien d'autres, qui peuplent les volumes de son journal. Il me fit connaître des détails sur sa vie, sur les objets qui nous entouraient, comme ce vaste bureau en bois jaune sur lequel il a écrit beaucoup de ses livres et qu'il tient du père de sa femme, Christian Molbeck, poète et dramaturge danois. Un petit crucifix à pied, sur lequel s'appuyaient les photographies de ses enfants, est posé sur la table; plus haut, sur la planche supérieure des casiers, repose un moulage de la tête de Napoléon. Dans un coin de droite du carré de cuir noir qui revêt le milieu de la table, Léon Bloy a gravé au canif, en caractères gothiques qu'il a colorés en rouge, cette inscription tirée de Saint Paul : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

Occupant toute une paroi de la chambre, se dresse une grande bibliothèque ouverte, contenant plusieurs centaines de volumes pour la plupart reliés. J'ai lu les titres de beaucoup d'ouvrages religieux, mais aussi de beaucoup de profanes. Avec joie, j'ai salué de l'œil Baudelaire et Corbière. C'est la bibliothèque d'un homme que la religion, l'histoire, la pensée et la haute littérature occupent exclusivement. J'ai été frappé, cependant, de l'indifférence totale où Bloy vit à l'égard d'un grand nombre de contemporains. Ainsi, quand je lui ai parlé d'André Gide, il a levé sur moi un regard étonné et sourcilieux : « André Gide?... Connais pas. » Ignorance admirable! Il put plaindre ceux qui ont besoin de tout connaître.

Combien j'ai senti que là vivait une âme, et quelle âme! l'âme de Léon Bloy...

Quand nous sommes arrivés, le soleil inondait les jalousies au trois quarts descendues. Mais tandis que nous parlions, Bloy les avait relevées et, maintenant, par-dessus des arbres de la place, qui se touchent et qu'on a taillés en rideau, nos yeux plongeaient dans un grand pan de ciel bleu merveilleusement pur. — « C'est amusant, n'est-ce pas? d'avoir ces arbres devant ses fenêtres », dit Bloy à Hélène, avec un bon sourire d'enfant.

Nous en vîmes à parler de la France, de son avenir et de la terrible menace allemande. Je lui communiquai l'impression angoissante que nous avait produite la vue des énormes casernes berlinoises regorgeant de soldats et des voies stratégiques courant d'un trait de la frontière russe aux frontières françaises et belges, de l'organisation, en un mot, à la fois formidable et méticuleuse, du

(1) Extrait de *Quand Dieu parle*, qui paraîtra ces jours-ci chez Bloud et Gay. Paris.

redoutable empire allemand. Nous lui rappelions le mot de Mirabeau remis par lui-même en circulation : « La guerre est l'industrie nationale de la Prusse ».

Bloy me parla alors du livre d'un de ses amis, Henri Barbot : *Paris en feu*, paru en juin dernier, où, dans une sombre anticipation, l'auteur imagine la France punie du crime de rébellion contre Dieu par le déchaînement de la force allemande et l'incendie final de Paris. Bloy me prêta ce livre.

Puis, redressant la tête, il me dit, ponctuant ses paroles d'une main impérieuse : « Et s'il surgit un petit Français qui déjoue toutes leurs combinaisons ? » (car, pour lui, il n'y a pas de doute que l'Allemagne ne poursuive perfidement l'écrasement de la France). Et il me parla de Philippe Raoult, son ami, ingénieur en Pologne, revenu faire les manœuvres de printemps en qualité d'officier de réserve et qui lui a dit merveille d'un petit canon français (à défaut d'un petit Français ou en l'attendant), le soixante-quinze, dont les effets éprouvés sur des parcs à moutons sont terrifiants.

Bloy nous a alors parlé, par un enchaînement naturel, de 1870, de l'horreur de cette guerre, qu'il a faite comme volontaire dans un corps franc, des atrocités et des saloperies allemandes et de la cafardise de beaucoup de paysans français. Il nous a raconté comment, étant volontaire pour une mission dangereuse, qui consistait à ramener un groupe d'enfants perdus, et l'ayant remplie, il revint se poster au bord d'une petite rivière dont l'autre rive était occupée par les Allemands, et là, tranquillement, le fusil en bandoulière, sous le feu crépissant de l'ennemi, il se mit à bourrer sa pipe et à l'allumer, dédaignant lui-même de répondre et d'en abattre quelques-uns. — « J'aurais peut-être tué un père de famille. C'est bête, n'est-ce pas, mais!... J'étais d'ailleurs sûr qu'ils ne me toucheraient pas. Et toute la guerre, je l'ai faite avec cette conviction. »

Il reprit du service pour combattre la Commune.

Nous sommes allés attendre à la gare M^{me} Bloy et sa sœur, qui nous ont précédés à la maison, non sans qu'on ne se soit un peu entretenu de Rome, où Bloy nous a dit n'avoir pas désiré accompagner sa femme et sa fille, qui y ont fait naguère un petit séjour. Sa paroisse lui suffit. — « La plus humble église contient l'Eucharistie. »

C'est ainsi qu'à la terrasse d'un banal café de la banlieue de Paris, j'ai questionné Bloy sur ses souffrances passées, au sujet desquelles *Le Matin*, d'Anvers, a écrit ceci : « Gardons-nous bien d'aider Léon Bloy! Ce serait à son détriment et au nôtre. Il est si beau quand il souffre! Il pousse de si beaux cris! » Exécration parole!

Léon Bloy a fait le calcul du temps qu'il a été forcé de jeûner par la misère : Cela fait plusieurs années de jeûne extraordinaire. Sa grande vigueur physique lui permettait de ne pas manger pendant deux jours sans trop de souffrance. — « Cela me procurait même une certaine ivresse... agréable, nous dit-il en riant doucement de son rire douloureux accompagné d'un geste de la main dirigée vers le haut et tournant sur elle-même, comme pour signifier l'ivresse qui monte et ballotte dans la tête. « Quelquefois, l'aspect comique d'un événement est plus déchirant que l'aspect pathétique du même événement : C'est que, dans le comique, le pathétique est sous-entendu, et quelquefois les choses sous-entendues parlent plus haut que les choses dites » (Hello). Quand Bloy plaisante d'une voix basse pour souligner l'horreur de sa situation ordinaire, à côté d'un rire franchement gai et vieille France, plus souvent apparaît chez lui un rire qui me paraît déchirant.

Les yeux de Bloy!... Je ne puis exprimer la plénitude du bonheur que j'ai éprouvé à me baigner dans les regards dont il m'enveloppait. Les regards de Bloy sont de la lumière. Ils rayonnent une force, une douceur et un sérieux qui m'incitent à la plus parfaite confiance. « Ses yeux sont d'une invraisemblable douceur, que le créateur des volcans et des luminaires alluma sous son front morose pour la confusion des imbéciles. » (1) Ils sont semblables aux yeux des tout petits enfants. Ils sont « les yeux de son âme, les vrais yeux de sa profonde âme éternellement affamée des pressentiments divins. » J'ai touché l'âme de Léon Bloy par ses yeux avec mes yeux.

Leur regard doux est le frère cadet d'innocence et d'amour d'un aîné terrible, noir et dardé, qui s'allume comme un éclair dans l'embrasure de deux nuages sombres lorsque Bloy lit. Car il nous a lu, le soir, sa préface pour le livre de son filleul Pierre van der Meer de Walcheren, histoire d'une âme qui recule sans cesse devant le Néant et, finalement, embrasse la croix comme un mât de désespoir battu, mais respecté par la tempête. J'ai entrevu

dans ce livre, à travers ce que Bloy m'en a dit, une grande beauté spirituelle.

Sous la petite lampe, le vieux Bloy est assis dans son fauteuil, un bras appuyé à son bureau. M^{me} Bloy, Hélène, Véronique et Madeleine écoutent, muettes, dans la pénombre. Je suis perdu dans la contemplation de cet homme lumineux, que quitte par degrés son aspect doux et lassé de père et d'époux tourmenté par la vie, d'homme vieux et pauvre aux habits insignifiants pour faire place à celui d'un lion de l'esprit, d'un fulgurant lion de combat dont les proies sont des âmes qu'il apporte à Dieu. Les larmes coulaient lentement, doucement, abondamment, de mes yeux. C'est comme une boule d'angoisse longuement amassée qui me crevait dans la gorge. J'aurais voulu que cela durât longtemps, s'augmentât toujours et me ravit à la fin et à jamais dans une foi pure et sans défaut.

Le silence succéda à cette admirable lecture. Puis, une conversation à voix basse, d'une douceur très grande s'établit.

Léon Bloy est par excellence l'homme doux et terrible. Il est semblable en cela à Jésus-Christ, et c'est ainsi seulement que je puis concevoir le chrétien.

Entre notre rentrée et cette lecture, nous avions dîné simplement. Ce repas, précédé et suivi d'un signe de croix, que nous avons fait aussi, et d'une prière récitée en latin par Bloy et par tous écoutée debout, revêtait pour nous un caractère évangélique.

Je n'ai jamais goûté pareille hospitalité à celle qui nous fut donnée par ces êtres si bons. Leur geste le plus naturel est l'accueil. Avant la fin du dîner, nous étions déjà invités à revenir le lendemain; ils regrettaient que notre départ de France fût si proche.

Sur le seuil, Léon Bloy a embrassé Hélène et lui a dit : — « Au revoir mon enfant. » Elle avait, en ce moment, l'aspect d'une petite fille. Et moi, je me sentais aussi comme un enfant devant cet homme âgé dont la bonté nous enveloppait.

L'arrivée à Paris ressembla à une rentrée dans le royaume des morts.

* * *

Le lendemain lundi, nous trouvâmes Bloy dans son bureau en compagnie de quelques amis. La conversation s'établit autour d'une tasse de thé, tandis que Léon Bloy emballait des livres par petits paquets, très soignés comme tout ce qu'il fait, destinés à différentes personnes. Il y avait plusieurs volumes pour moi, qu'il dédicait de sa merveilleuse écriture, en me taquinant sur le danger qu'ils couraient fort d'être dix fois oubliés dans les trains avant mon arrivée à Samara.

Dans l'après-midi, nous sommes restés seuls avec Bloy. Le ciel pommelé, par la fenêtre ouverte, nous envoyait toute sa douleur. L'argent survint. — « Ah! l'argent, me dit Bloy, c'est ma terreur. » Et, comme je lui disais mon horreur et ma peur, moi aussi, de l'argent : — « Ah! tu veux t'élever! Ah tu veux être grand! Eh bien, tu seras abaissé jusqu'à terre et tu marcheras dans la boue avec les cochons! Voilà ce que dit l'argent... Mais je suis dans la main de Dieu; je sais qu'il ne me laissera pas périr. Je sais aussi que je dois souffrir; c'est pour cela que je suis doué d'une grande force physique. Il y a eu un temps où, chaque matin, à Saint-Sulpice, devant un autel qui me plaisait, j'allais demander à Dieu de me faire souffrir. J'ai été royalement exaucé. Quand on demande à Dieu de souffrir, — ajouta-t-il avec son rire douloureux appuyé d'un regard à la fois candide et moqueur, — on est toujours exaucé! Non, ne vous tourmentez pas pour moi, mon ami. J'ai cru que j'allais périr, mais Dieu ne le veut pas. »

Les yeux perdus, nous écoutions cet homme sûr de son Dieu. Sa certitude est admirable, sa foi invincible.

La veillée avançait. Nous faisons des projets pour l'année prochaine. Il fallait partir. Nous serions longuement la main de M^{me} Bloy, qui nous disait sa joie de nous connaître. Penchée sur la rampe, elle laissa tomber sur nos têtes levées ces mots bien doux : — « Nous vous aimons bien... » En bas, dans le corridor, Bloy, qui nous reconduisait, nous a embrassés. — « Alors, nous ne vous reverrons plus avant un an?... » Déjà, au dîner, il avait fait cette remarque, avec une intonation qui m'avait profondément ému. Il nous serrait les mains. — « A la grâce de Dieu!... »

Et, longtemps, dans l'encadrement de la porte, sa forte silhouette tranchant en noir sur la clarté jaune de la lampe, il nous regarda partir et nous salua de la main. Brusquement, au coin de la place Condorcet, ce fut tout.

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) *Histoires désobligeantes.*

Le Messie de M^{me} Besant

Les journaux ont publié, la semaine dernière, cette dépêche :

« Londres, 12 juin.

« A une convention de la Theosophical Society, tenue aujourd'hui au Queen's Hall, sous la présidence de M^{me} Annie Besant, et à laquelle assistaient des délégués des divers pays d'Europe, d'Amérique et des colonies britanniques, le jeune Hindou, Krishnamurthi, qu'on a décrit comme une sorte de nouveau Messie, a été adopté comme « World Teacher » ou guide spirituel universel, par six cents voix contre trois. »

Nos lecteurs liront avec intérêt l'article qu'a publié à ce sujet l'hebdomadaire anglais, *The New Statesman*.

* * *

Quatre dimanches de suite, M^{me} Annie Besant vient, en cette saison estivale, de faire des conférences sur « L'Arrivée du *World Teacher*, du point de vue de la psychologie ancienne et moderne. »

Ces quatre soirs-là, le *Queen's Hall* a présenté un spectacle sans précédent à Londres. Toutes les places sont occupées, et presque toutes sont des places payantes. Trois mille personnes se lèvent dans un silence religieux. La femme indomptable qu'est M^{me} Besant — quatre-vingts ans, cheveux blancs, visage blanc, robe blanche — vient de paraître sur l'estrade. Devant elle, près de la balustrade, une profusion de fleurs. Derrière elle se tiennent les membres du nouvel apostolat, des « évêques », vêtus de pourpre, de « l'Eglise catholique libérale », une variété toute récente du catholicisme — inconnue de Bossuet — eût dit George Eliot. Seule, la conférencière parle, et ne dit que ce qui figure dans le discours officiel. La doctoresse pécore exactement une heure. Le style est bien à elle, et à elle seule. Elle s'en va, comme elle était venue, les assistants se levant de nouveau en silence. M^{me} Besant annonce la venue du *World Teacher* : Le Seigneur Krishna, Maitreya, le Christ. Il vient, déclare-t-elle. Il est déjà venu...

Le modeste bazar du « Maître du monde » est à deux pas de là. Voici au n^o 61 de *Baker Street*, la devanture bleue et blanche du *Herald of the Star*. Elle saute aux yeux dans cette rue longue et peu attrayante. A l'intérieur, tout porte la marque d'une extatique attente. Livres, magazines, tableaux, tout parle de la « venue ». Voici un Oriental enturbané et solitaire, installé sur la pente d'une montagne. Plus loin une barque venant d'Orient, et amenant celui qui apporte le Graal à une figure agenouillée : l'Europe plongée dans l'attente. Ailleurs une longue suite d'escaliers avec, au sommet, l'image divine appuyée à l'Etoile...

Des employés graves et courtois font bon accueil à celui qui s'est aventuré dans la boutique. Une demi-heure passée au milieu de ces livres et de ces brochures suffit à mettre les curieux au courant de l'existence d'un culte extraordinaire.

La leaderess de ce culte — ou sa « protectrice », pour lui donner le titre consacré ayant récemment adopté une attitude plus active, il n'est pas inutile de rappeler les grands traits de cette histoire ahurissante du Messie de Madras.

* * *

Se séparant de Bradlugh et des « sécularistes », M^{me} Besant se ralliait, en 1887, à M^{me} Blavatsky et à la théosophie. Elle

partait pour les Indes six ans plus tard. Elle y érigea le « Collège central hindou ». En 1907, après la mort du colonel américain Olcott, elle devenait présidente de la Société théosophique. Elle occupait à ce moment-là aux Indes une situation remarquable. Chef du collège de Bénarès, elle était en dehors de la politique indienne : Très impérialiste de tendances, elle avait des adhérents influents dans les cercles anglo-indiens.

Son élection à la présidence n'en avait pas moins donné lieu à quelques complications. On suspectait sa politique, son autorité n'inspirait pas confiance. Cette attitude provenait en grande partie de certains incidents pénibles liés à l'enseignement et à la conduite de C. W. Leadbeater, l'associé le plus intime de M^{me} Besant après la mort de M^{me} Blavatsky.

Pasteur anglican jusque vers 1885, Leadbeater, qui avait le même âge que M^{me} Besant, épousa à cette date la cause de M^{me} Blavatsky et devint *inter alia*, le principal expert de la Société théosophique pour l'étude de la réincarnation. En 1906, accusé d'immoralité contre nature, Leadbeater dut quitter la Société après enquête. M^{me} Besant s'y prêta très à contre-cœur. Mais devenue présidente, elle insista pour obtenir la réhabilitation de Leadbeater et conquit à ses vues la majorité. Cependant une forte minorité fit scission, elle avait à sa tête M. G. R. S. Mead, le savant directeur du *Quest*.

Vers 1910, il devint évident que M^{me} Besant toujours insondable s'orientait dans une voie nouvelle et étrange. Elle parlait un langage messianique bizarre, cependant qu'au *Central Hindu Collège* le principal de ses lieutenants, M. G. S. Arundale, travaillait activement à la formation d'un ordre ésotérique nouveau. C'étaient là les débuts du culte messianique.

Au commencement de 1909, le personnel « ecclésiastique » du quartier général de la Société théosophique à Adyar s'enrichit d'un brahmane de Madras du nom de G. Narayaniah. Naguère *Tahsildar* (sous-percepteur d'impôts), il s'était retiré du service gouvernemental, pourvu d'une petite pension. Deux de ses quatre fils — J. Krishnamurthi et G. Nithyananda — attirèrent sur eux l'attention de C. W. Leadbeater, à l'époque un des membres en vue du groupe d'Adyar. Il commença par apprendre aux deux frères la natation, puis s'intéressa aux destinées spirituelles de l'aîné, alors âgé de quinze ans. Krishnamurthi ainsi nommé d'après l'étoile Alcyone, se trouva être pour ce généalogiste émérite un sujet d'études inépuisable. Leadbeater reconstitua trente de ses existences antérieures, allant de l'an 21467 avant l'ère chrétienne, à l'an 624 après Jésus-Christ. A la première de ces deux dates, Krishnamurthi aurait eu pour parents le roi Léo, du pays de Télugu (Inde méridionale), et sa femme Orion.

Rien d'étonnant qu'un adolescent nanti d'un passé aussi extraordinaire ait fasciné l'imagination de M^{me} Besant. Les résultats en ont été, notons-le en passant, de grande importance pour les affaires de l'Inde.

En 1910, M^{me} Besant persuada au père des deux jeunes garçons de lui en confier, dans les formes légales de rigueur, la tutelle. Cependant quelques mois plus tard déjà, Narayaniah alarmé par ce qu'il avait appris, *de visu et auditu*, au sujet de l'attitude de Leadbeater à leur égard, s'en plaignit à M^{me} Besant et tâcha de diverses façons d'éloigner les jeunes gens de leur tutrice.

M^{me} Besant contrecarra ses efforts et emmena les deux frères en Europe. En 1912, le père demanda aux tribunaux de Madras de lui faire rendre ses fils mineurs. Cette affaire, qui se compliqua de certains procès en diffamation intentés par M^{me} Besant, a joué aux Indes, en 1913, le rôle d'une cause célèbre. Les tribunaux se prononcèrent en faveur de Narayaniah et décrétèrent que M^{me} Besant devait rendre ses pupilles à leur père. M^{me} Besant savait d'ailleurs tout aussi bien que les juges, que cette sentence était condamnée à rester lettre morte : en effet, le frère aîné, alors

à la veille de sa dix-huitième année, était à même de se préoccuper fort peu de la décision de la Cour suprême de Madras.

Le juge exprima l'opinion que, au moment de l'adoption, M^{me} Besant ne s'était pas proposé de « faire du garçon Krishnamurthi un réceptacle pour la manifestation des forces surnaturelles. » D'habitude elle avait pris soin de parler de lui comme d'un instrument du Maître. Le jugement reconnaissait que le père avait succombé à la tentation de voir ses deux fils élevés dans une université anglaise.

Nitya, bien que de trois ans plus jeune que Krishnamurthi, devançait son frère à l'école et M^{me} Besant le destinait à l'*Indian, Civil Service*. La tuberculose l'a emporté en Californie, en 1925 : aussi ne figure-t-il plus dans la présente histoire.

* * *

Avant le procès, la légende de la « venue » n'avait fait que grandir. L'Ordre de l'Étoile prenait de plus en plus d'extension. En décembre 1911, à Bénarès, Alcyone, en sa qualité de chef de l'Ordre, était en train de distribuer des certificats aux nouveaux membres, lorsque soudain « toute l'atmosphère se modifia. De grandes vibrations parcoururent la salle, et une majesté surprenante revêtit la svelte figure de l'adolescent... Tous les assistants sentirent la puissance de la Force qui se manifestait au milieu d'eux. »

Alcyone avait déjà attaché son nom à un tout petit livre : *Aux pieds du Maître*. La substance de cet opuscule, révélé par « les Grands », avait été formulée en anglais à l'usage de Krishnamurthi par Leadbeater. Le jeune homme était traité avec une vénération profonde à laquelle M^{me} Besant tâchait parfois de mettre des bornes. L'« Annonciation » (de Krishnamurthi) ébranla sa situation dans le mouvement théosophique. Elle essuya à ce propos l'échec le plus sérieux de son étonnante carrière et se vit dépouillée du « Collège central hindou », objet d'un dévouement de quinze ans au moins.

La guerre vint. Krishnamurthi semblait oublié. Il entrerait dans un collège d'Oxford, en 1914, avait-on annoncé. Mais astreint au service militaire, il apprit le métier de chauffeur d'auto. M^{me} Besant s'adonna derechef à la politique et au journalisme. Elle fonda la ligue pour le *Home Rule* aux Indes, se fit enfermer comme extrémiste, puis fut mise en liberté pour aider à la réalisation du projet de réforme Montagu. Elle adhéra au parti de Gandhi, pour finir par rompre avec lui. Puis, démontrant, non sans éloquence, que l'Inde devait pourvoir elle-même à sa Constitution, elle fonda l'organisation qui prépara le projet de loi sur le *Commonwealth* des Indes : entreprise mort-née qui ne rallia les suffrages d'aucun parti indien. Faisant écho aux appels de M^{me} Besant en faveur d'un *Home Rule* pour l'Inde, ne cessaient de revenir les prédictions annonçant la venue imminente du Maître du Monde. Le 28 décembre 1925, à Adyar (Madras), Krishnamurthi, retour d'Amérique, devenait le centre d'une nouvelle manifestation, dont la splendeur, a-t-il déclaré, « absorba dans la gloire » les personnes présentes.

Il habite en ce moment à Wimbledon dans une demi-retraite, cependant que se poursuit l'œuvre de la venue complète. L'instrument du Maître (notons que Krishnamurthi est toujours officiellement désigné ainsi : *The Vehicle of the Master*) devra être gardé ou dirigé par douze apôtres, dont le nombre va être complété. Ce chiffre n'est pas dépourvu, cela va sans dire, de signification spéciale. On explique qu'il doit inclure un Judas. Que celui que les doutes assailliront le premier, tremble : il saura que c'est lui qui est Judas!

A première vue, la relation qui existe entre les apôtres et l'Église catholique libérale n'est pas tout à fait claire. Les évêques sont

nombreux, et le très révérend C. W. Leadbeater les préside. Cet étonnant vieillard, qui frise les quatre-vingts ans, tout comme M^{me} Besant, est à l'heure actuelle à Sydney (Nouvelle Galle du Sud), où il préside, au « Mano », une communauté de l'Étoile.

Lady Emily Lutyen nous apprend en termes charmants qu'« il n'est pas très facile de décrire ce qui s'y fait d'habitude : on y passe généralement le temps à flâner et à attendre ce qui va se passer. »

Le *Herald of the Star*, organe mensuel de l'Ordre, nous montre qu'en Europe les disciples mènent une existence de beaucoup plus active. A Ommen, en Hollande, et ailleurs, de merveilleuses palabres ont lieu dans les « camps », autour du feu. Elles sont parfois consacrées à louer Krishnamurthi ou tel autre. On y prend soin d'expliquer pourquoi — ce qui n'est pas sans intriguer quelques-uns — ce personnage semble beaucoup tenir aux charmes de l'existence, pourquoi, par exemple, il est trop recherché dans sa toilette. D'autres fois, on s'entretient des traits caractéristiques de « ce grand Ego », le « cher évêque Leadbeater ». Le *Herald of the Star* est un organe bien curieux. En notre monde de 1926 si agité, on ne saurait trouver, affirmons-le catégoriquement, un miroir plus révélateur de notre époque. De même que les harangues de M^{me} Besant, il nous fait inéluctablement venir aux lèvres cette question : Quelle est à l'égard de tout cela l'attitude de Krishnamurthi lui-même? Quelle mentalité est la sienne?

On peut trouver chaque mois la réponse à ces sortes de questions dans le *Herald*, où Krishnamurthi lui-même répond à des correspondants et publie des « commentaires ». Quelques mots de changés seulement, et ils seraient tout à fait à leur place dans un des magazines que publie le département supérieur du consortium de Lord Rothermere. Pour ce qui est de Krishnamurthi, il ne prétend, à proprement parler, à rien. Il est indubitablement un jeune homme fort attrayant, qui a l'âge du prince de Galles et qui lui ressemble... X.

L'action sociale ouvrière des femmes catholiques ⁽¹⁾

INTRODUCTION.

Propagande.

Action familiale et sociale.

Vie morale et religieuse.

Vie économique.

Hygiène.

Éducation sociale.

Action législative.

Organisation financière.

Coordination et unité.

Place de l'organisation féminine dans le mouvement ouvrier chrétien en Belgique.

Relations internationales.

Le dernier Congrès des O. S. F. C., qui se tint à Bruxelles, les 27 et 28 juillet 1924, demandait aux groupes affiliés, une *propagande intense* et la concentration de toutes leurs activités autour de ce point central, la famille ouvrière, considérée dans sa vie morale et religieuse, sa vie économique, son hygiène physique.

Propagande.

LA PROPAGANDE s'est certainement intensifiée et a donné des résultats encourageants pendant ces deux dernières années. C'est ainsi que nous avons

(1) Extrait du rapport général du mouvement social féminin chrétien (1 vol.) publié à l'occasion du 4^e Congrès biennal des Œuvres sociales féminines chrétiennes de Belgique qui doit se tenir à Anvers, les 27 et 28 juin.

vu le nombre des ligues féminines ouvrières passer de 232 en 1924 à 356 en mai 1926 et le nombre de leurs membres cotisants monter de 50,000 en 1924 à 72,320 en 1926. Dans ces nombres il n'est compté qu'un membre par famille, généralement la mère.

LE MOUVEMENT DE JEUNESSE, né au Congrès de 1922, organisé méthodiquement à partir de 1925, a intensifié sa propagande, amélioré surtout ses méthodes éducatives, élaboré son programme. Il s'est préparé ainsi un accroissement rapide. Dès maintenant, il compte 150 sections avec 5,500 membres cotisants.

LES MUTUALITÉS et les sections féminines de mutualités ont également prospéré. Elles comptaient en 1924, 32,900 femmes mutualistes et 105,000 affiliées au service médical et pharmaceutique. Les statistiques n'ont pas pu être établies pour l'époque actuelle, mais il y a certainement un accroissement du nombre de membres.

Il est évident cependant qu'un accroissement plus considérable encore de nos effectifs est possible. La sympathie et la confiance que notre mouvement conquiert facilement parmi les femmes ouvrières, nous permettent les plus larges espérances si nous pouvons augmenter le nombre de nos collaboratrices dans le travail social et multiplier les centres d'initiatives et de propagande que sont les secrétariats régionaux et locaux.

Action familiale et sociale.

En vue du rôle que doit accomplir la femme, dans la *famille ouvrière* comme épouse, éducatrice et ménagère, notre dernier Congrès demandait :

1° Pour la *sauvegarde de la vie morale et religieuse* de la famille, la lutte contre le divorce, le néo-malthusianisme, la prostitution : c'est ce que nous avons fait par divers tracts et brochures (1), des articles dans nos diverses revues et publications, des conférences sur la famille et le mariage dans les Ligues de femmes et les J. O. C. F.; par notre participation à la propagande de la Ligue pour le relèvement de la moralité publique, la Ligue des familles nombreuses et la section belge de la Ligue contre la traite des femmes et des enfants.

Ce sont des préoccupations d'ordre moral particulièrement le souci de combattre le néo-malthusianisme, qui nous ont poussées notamment à développer les services féminins de nos mutualités chrétiennes, en y établissant des œuvres pour les mères et les enfants : consultations prénatales, consultations de nourrissons, caisses maternelles, où le respect et la diffusion des principes de la morale catholique soient assurés.

De même considérant l'influence morale des infirmières nous avons pris l'initiative de journées d'études, de cours de morale professionnelle et d'éducation sociale pour les infirmières; il a été fait de même à Liège, Gand, Anvers, Tournai, etc.

C'est aussi dans un but d'éducation catholique que le secrétariat général est entré en rapport avec la direction des Colonies scolaires catholiques et a établi un accord entre ces colonics et les Ligues de femmes, et les mutualités, pour les vacances des enfants des membres et le rétablissement des enfants débiles.

Les conditions de la vie de travail de l'ouvrière ont une influence énorme sur sa vie morale et familiale. Nos efforts d'éducation et d'organisation seraient d'ailleurs minimisés et combattus si les milieux du travail restent dépravés et démoralisant ou bien si l'organisation syndicale révolutionnaire y a la prépondérance.

De plus nous pensons que l'organisation sociale pour être complète exige l'organisation de la profession.

Il faut donc que les conditions de la vie de travail des ouvrières soient réglées par un contrat de travail où le respect des lois morales soit garanti. C'est une des raisons d'être des syndicats chrétiens aussi bien patronaux qu'ouvriers.

On sait à quels désordres et à quelle désorganisation de la famille peut aboutir le travail de l'épouse et de la mère hors de son foyer, non seulement au point de vue économique, mais aussi au point de vue moral. Le secrétariat général a ouvert une enquête sur les conditions du travail professionnel de la femme mariée et fait porter cette question à l'ordre du jour du dernier Congrès international des syndicats chrétiens et de la Commission d'études spéciale de l'Union catholique internationale des Ligues féminines.

La section féminine du Congrès syndical de Namur a étudié les premiers résultats de l'enquête et préparé ainsi le travail de notre présent congrès biennal.

La religion catholique doit régler notre vie morale, aussi bien, n'est-il pas possible d'améliorer celle-ci sans développer la *vie religieuse*. C'est dans la paroisse que les fidèles trouvent la direction, l'éducation et les exercices nécessaires à cette vie religieuse, il faut donc les y ramener. Nous avons

(1) *La doctrine du mariage chrétien*, par M. l'abbé J. DERMINE. — *Le mariage civil et le divorce*, par M. l'abbé J. LECLERCQ. Ouvrages en vente au service de librairie du secrétariat général, 75, boulevard Clovis, Bruxelles.

compris en effet qu'il importe moins, peut-être, de tendre à développer la pratique religieuse dans nos groupes par des œuvres spéciales que de donner aux membres une forte éducation paroissiale comme nous faisons, dans un ordre de choses différent, leur éducation familiale et civique. Nous répandons également de plus en plus, les principes de l'action catholique à l'intérieur de nos groupements et la participation de ceux-ci et de leurs membres à l'action paroissiale. C'est pourquoi nous avons inscrit à l'ordre du jour du Congrès la question de l'éducation religieuse paroissiale dans nos organisations.

2° Nos groupements doivent tendre à l'amélioration de la *vie économique de la famille ouvrière* dans un plan de reconstruction sociale chrétienne.

Nos études et notre propagande pour les allocations familiales, conformément au programme et aux vœux de la Confédération des Syndicats chrétiens, l'éducation professionnelle et syndicale que nous donnons dans nos cercles de jeunesse, la formation ménagère que nous voulons pour les femmes, le développement de nos institutions économiques d'épargne, d'assurance et de coopération, tels sont les principaux moyens que nous avons employés dans ce but.

Parmi nos réalisations de ces deux dernières années, nous devons signaler la création de cours professionnels du soir; permanents ou temporaires, pour les ouvrières et les apprenties; une semaine pédagogique à laquelle prirent part plus de 100 institutrices, régentes, directrices des écoles catholiques et consacrée entièrement aux problèmes théoriques et pratiques de l'orientation professionnelle; l'établissement au secrétariat général d'une centrale d'éducation professionnelle et syndicale fournissant tous les renseignements nécessaires pour l'organisation de cours professionnels et d'institutions d'apprentissage. Nous avons envoyé à tous nos groupements et à MM. les curés du pays wallon une circulaire annonçant sa création. De nombreuses démarches ont été faites au ministère de l'Industrie et du Travail et des Affaires économiques, et auprès de l'inspection compétente, pour l'organisation et les subsides à accorder à ces institutions.

Nous avons fait des efforts pour créer ou ranimer une *action syndicale dans les milieux féminins*: une journée syndicale a été organisée à Namur le 16 août 1925, à l'occasion du Congrès de la Confédération des syndicats chrétiens, dans le but d'étudier la propagande et l'éducation syndicales à faire dans nos différents groupements féminins; une nouvelle feuille syndicale *la Vie du Mélier* a été lancée en vue d'attirer plus spécialement les apprenties et jeunes ouvrières aux cours professionnels du soir et à la vie syndicale.

Des rapports entre organismes patronaux et ouvriers apparaissent à tous de plus en plus nécessaires et normaux pour la réglementation des conditions de travail et la conclusion de contrats collectifs. Nos organisations féminines ont voulu apporter leur concours à des efforts qui ont été tentés dans ce sens. Nous souhaitons vivement que des syndicats chrétiens de patrons s'établissent aussi bien que des syndicats chrétiens d'ouvriers.

Au point de vue de l'organisation ménagère, de nombreux cours réduits ont été organisés depuis notre dernier congrès dans les ligues de femmes et des expériences intéressantes ont pu être faites, notamment en Flandre et dans le Hainaut. Mais, d'une manière générale, nous devons constater que nos rapports, malgré nos efforts, nos démarches, nous avons obtenu peu de compréhension et d'aide de la part des ministères compétents, des Administrations publiques, tant au point de vue de l'adaptation des programmes et de l'organisation de l'enseignement ménager, aux besoins des familles ouvrières, que des subsides qui devraient nous aider à couvrir une partie des dépenses, lesquelles sont actuellement encore trop élevées pour être assumées entièrement par nos organisations.

Le développement de l'épargne, dans les milieux féminins, était un des vœux du congrès de 1924. Nos groupements ont participé aux *institutions d'épargne* qui, sous la forme de caisses d'épargne et de banques ouvrières ont été, au cours de ces deux dernières années, créées ou développées au sein de la Ligue des travailleurs chrétiens. On peut constater par ce qu'en disent les rapports de nos secrétariats féminins combien cette participation des femmes a été importante dans certains arrondissements, notamment à Bruxelles.

Nous avons par là renforcé la puissance financière du mouvement social chrétien et nous en espérons, pour les groupements féminins, des avantages qu'une répartition équitable des bénéfices réalisés nous met en droit d'attendre.

3° L'importance d'une bonne *hygiène individuelle et familiale* s'impose à notre attention et ne doit pas être sous-évaluée.

Comme nous l'avons dit précédemment, les questions qu'elle pose sont

en connexion avec des problèmes d'ordre moral et social, que nous devons chercher à résoudre suivant les principes de la morale catholique. D'autre part, les services de la mutualité et la mutualité elle-même sortiront pleinement leurs effets, s'ils s'accompagnent d'une éducation hygiénique, curative et préventive. Nous avons poursuivi celle-ci dans les Ligues de femmes, par de nombreuses conférences, sur la puériculture, l'hygiène de l'adolescence, les maladies contagieuses, etc.

L'hygiène du travail féminin, à cause de sa répercussion sur la santé des jeunes filles et des femmes, a retenu conformément aux vœux de notre dernier congrès, spécialement notre attention. C'est un des points principaux de l'enquête sur le travail de la femme mariée dont nous avons parlé plus haut.

Education sociale.

Le mouvement social féminin poursuit son but d'éducation sociale par les cercles d'études, les écoles sociales nationales et régionales.

Des cercles d'études existent dans toutes nos organisations sociales féminines; ils ont tous le même but : « la formation par l'action », mais se spécialisent d'après les besoins des groupements dont ils font partie. Ils s'adaptent à l'âge et à la mentalité de leurs membres : adolescentes de la classe ouvrière, ouvrières de fabriques, employées, institutrices, sectionnaires de ligues de femmes, élèves d'écoles sociales, dirigeantes de l'action sociale féminine...

Il sont groupés dans la Fédération nationale des cercles féminins d'études sociales. Celle-ci s'attache surtout à l'élaboration des programmes et à la recherche des méthodes. Elle tient chaque année, dans ce but, une ou plusieurs réunions d'études où elle se rend compte des besoins spéciaux de chaque catégorie de cercles d'études. Jusqu'ici aucune fédération régionale n'a fonctionné comme telle : elle devrait réunir les déléguées des différents cercles d'études spécialisés et établir les bases d'un enseignement commun de formation sociale générale, laissant aux organisations la tâche d'élaborer leur programme spécial et technique; chaque fédération régionale devrait aussi assurer la formation de dirigeantes de cercles d'études.

Il y a actuellement, en pays wallon, deux cent trente et un cercles d'études.

Le but de l'École sociale catholique est la préparation de femmes et de jeunes filles désireuses de se livrer à l'action sociale, soit qu'elles puissent le faire comme auxiliaires volontaires, soit qu'elles doivent trouver dans une rémunération convenable de leurs services la possibilité de se dévouer.

En 1926, l'École sociale a fêté le 7^e anniversaire de son existence à l'occasion de la réunion annuelle des anciennes élèves.

Jusqu'à présent 65 élèves de l'École sociale d'expression française et 42 élèves de l'École sociale d'expression flamande ont obtenu le diplôme officiel d'auxiliaire sociale. La plupart font régulièrement du service social et une quarantaine d'entr'elles sont occupées dans les œuvres sociales féminines chrétiennes. Elles sont secrétaires, propagandistes collaboratrices de nos secrétariats féminins et de nos organisations féminines chrétiennes. D'autres sont surintendantes d'usines, directrices de colonies scolaires, éducatrices dans ces colonies, enquêteuses à l'Œuvre nationale de l'enfance,

déléguées des juges des enfants, visiteuses et secrétaires d'œuvres de l'enfance, etc.

L'École sociale catholique a organisé des séries de cours spéciaux pour les éducatrices de la famille et des œuvres, les personnes s'occupant d'œuvres de protection et de relèvement, les infirmières, des semaines pédagogiques et sociales pour les institutrices, régentes et directrices des établissements d'instruction et les dirigeantes d'œuvres de jeunesse.

Les secrétariats régionaux sont, en général, le siège d'Écoles sociales régionales, qui constituent, en somme, le degré inférieur de l'enseignement social donné à Bruxelles, et dont nous venons de parler. Ces écoles préparent spécialement les propagandistes et les collaboratrices, les directrices des cercles d'études des œuvres sociales.

Il existe des écoles sociales régionales à Nivelles, Namur, Charleroi, Mons, Liège, Verviers, Louvain, Malines, Bruges, Anvers, Hasselt. D'autres sont en projet. En général, elles ont donné de bons résultats au point de vue de la formation sociale générale et de la pénétration des idées sociales, mais elles devraient former davantage leurs élèves à l'action.

Action législative.

La réalisation de beaucoup de points de notre programme devra être accompagnée d'une législation appropriée.

Nos groupes ont étudié et préparé le projet de loi sur l'assurance maternelle, étude déposée à la Chambre en décembre 1923, par M. R. Debruyne et redéposé par lui en décembre 1925.

Actuellement ce projet n'a pas encore été discuté par les Chambres et nous entendons bien en vue de cette discussion faire valoir toute l'influence de nos groupes et de leur opinion en cette matière.

Dans le même ordre d'idée, nous avons examiné le projet de loi du député socialiste Melckmans concernant la modification de la loi instituant l'œuvre nationale de l'Enfance et avons informé à ce sujet tous les parlementaires catholiques.

D'accord avec le service féminin des mutualités, nous avons fait maintes démarches pour obtenir l'application de la loi instituant l'Œuvre nationale de l'Enfance et garantissant la liberté subsidiaire, aux œuvres qu'elle reconnaît. Nous avons en même temps travaillé en vue d'obtenir une augmentation des subsides pour les colonies scolaires catholiques.

Lors du vote de la loi sur les pensions ouvrières nous avons consulté nos groupes au sujet de la pension des femmes, des veuves et des orphelins et transmis leur opinion et leurs vœux en conformité avec notre programme et d'accord avec la Confédération des syndicats chrétiens, à la Ligue des travailleurs chrétiens.

Lors du vote de la loi organique de l'assistance publique du 10 mai 1925, nous avons mené une propagande intense, surtout par les Ligues féminines ouvrières, et donné des instructions afin que des femmes catholiques particulièrement compétentes soient nommées dans les Commissions d'assistance; nous y avons réussi dans maints endroits.

(A suivre)

Victoire CAPPE, Maria BAERS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Monsieur Portal

Avec Monsieur Portal, décédé à Paris le dimanche 20 courant, disparaît une figure trop marquante du monde religieux et trop rapprochée de notre pays en ces derniers temps pour que la *Revue Catholique* s'abstienne de rendre à sa mémoire un hommage à tant de titres mérité. De longue date, ils ne l'oublieront pas ceux qui, parmi nous, l'entendirent en septembre 1925 à Bruxelles, à la Semaine de l'Union des Églises ou, au mois de décembre suivant, à Louvain, à la salle Patria. Nature vibrante et délicate, esprit élevé, doté d'une belle culture religieuse, cœur généreux et vaillant, avant tout, en vrai fils de saint Vincent de Paul, âme d'apôtre, Monsieur Portal séduisit nos assemblées par le charme de sa parole, la sincérité de son accent, par ce don inné d'éveiller les sympathies.

Il naquit en 1855, dans les Cévennes, au petit village de La

Roque, sur les bords de l'Hérault, qui doit son nom et sa devise *Adversis duro*, à l'énorme rocher dont il est surplombé.

À dix-neuf ans, il entra chez les Lazaristes et le jeune cévenol ne démentira pas la devise de son lieu natal, il sera un tenace, un doux tenace, qui persévéra jusqu'au bout dans ses desseins.

D'excellentes études le firent désigner pour l'enseignement, il professa la théologie dans plusieurs séminaires, et si sa santé interrompit sa carrière professorale, elle n'arrêta pas son apostolat. Le rôle de premier plan qu'il a rempli dans le grand œuvre du rapprochement de l'Angleterre avec l'Église catholique l'avait mis en évidence. De son humble chambre de la Maison de Saint-Jazare, rue de Sèvres, il rayonnait, peut-on dire, sur tous les points du monde anglo-saxon. De l'Angleterre, comme des États-Unis et même des plus lointains Dominions que d'âmes travaillées par l'inquiétude religieuse vinrent à lui! Que d'âmes il eut la joie de ramener au bercail! Il avait une largeur d'esprit qui inspirait confiance, il touchait aux plaies secrètes d'une main si délicate!

Depuis vingt-cinq ans, sans en avoir le titre officiel, il exerçait bénévolement les fonctions d'aumônier de l'École Normale supérieure et plusieurs générations de normaliens lui devront leur vie

spirituelle. Dans ce milieu si longtemps hostile à nos croyances, des catholiques avaient fini par se serrer les coudes, ils formèrent le groupe dit des *talas*; Monsieur Portal fut leur inspirateur et leur guide. Il en rassemblait jusqu'à quarante et cinquante, soit chez lui, soit dans une maison de retraite de la banlieue parisienne où il leur donnait la récollection mensuelle. On sait la consolante progression des communions pascales parmi les étudiants des Hautes Ecoles, il n'est que juste d'en faire honneur, pour une part importante, au zèle ingénieux de l'infatigable apôtre.

Il avait toutes les qualités de l'agent de liaison entre les errants et les croyants. Sans jamais sacrifier l'essentiel, il poussait à la limite extrême les concessions, évitant avec soin tout ce qui divise pour rechercher les points de contact, il excellait à jeter des ponts pour faire passer l'eau aux égarés, il était de ceux qui tremblent d'éteindre la mèche encore fumante, de briser le roseau éclaté. Il avait recueilli dans l'héritage paternel de saint Vincent de Paul quelque chose de son esprit de charité, il avait des entrailles de miséricorde pour ceux qui tombent et connaît souvent la joie immense d'en relever.

* * *

On peut dire que doué comme il l'était, nature idéaliste, esprit avenant et hospitalier, cœur d'or, il était comme prédestiné à la mission qui devait illustrer son nom dans les annales de l'Eglise contemporaine, le retour à l'unité romaine des dissidents anglicans.

D'avoir conçu ce dessein magnifique, d'y avoir aspiré avec passion pendant près de quarante ans, de ne s'être laissé décourager dans la poursuite de ce but grandiose par aucune contradiction, aucun échec, d'avoir gardé à son idéal la flamme de l'enthousiasme, la sérénité et la confiance du plus imperturbable optimisme; cela suffit à mettre autour de ce front une auréole que le temps n'éteindra pas.

La conversion de l'Angleterre! Quel beau rêve! L'empire britannique qui par son étendue, sa puissance, la hardiesse dans les conquêtes, la sagesse dans le gouvernement rappelle l'empire romain, s'unissant au monde latin, sous la direction de Rome, pour établir le règne du Christ sur la surface de la terre, pour assurer le triomphe universel du catholicisme! C'était la grande pensée de Léon XIII que hantait la reconstitution de l'unité brisée par les schismes et les hérésies, l'unification du globe sous l'étendard de la Croix. C'était cette pensée qui allait prendre corps et s'acheminer vers sa réalisation par la rentrée en masse de l'Eglise anglicane dans le giron de l'Eglise romaine!

« Je ne croyais pas les choses si avancées », avait dit le grand Pape à l'abbé Portal qui lui racontait la genèse de ce mouvement inespéré. En effet, en 1899, envoyé par ses supérieurs dans l'île de Madère pour refaire sa poitrine fatiguée, Monsieur Portal avait rencontré à Funchal Charles Wood, vicomte Halifax qui y conduisait son fils, de santé délicate, le futur lord Irwin, aujourd'hui vice-roi des Indes. Ces deux hommes merveilleusement faits pour s'entendre se lièrent d'amitié. Lord Halifax, l'illustre vieillard qui a la douleur de survivre à son ami, avait alors 49 ans; il avait refusé d'entrer dans la politique et de siéger à la Chambre des Communes, pour se consacrer dès sa jeunesse à la question religieuse. Il dirigeait, depuis 1868, la célèbre *English Church Union*, vaste association qui devait compter, en 1896, 30,000 adhérents, dont plus de 5,000 clergymen. Elle s'était assigné comme but immédiat, la diffusion de la vie religieuse dans les campagnes, les écoles, la classe ouvrière, par la pratique des sacrements, et comme but final, la conclusion d'une alliance avec l'Eglise romaine. C'est du mouvement d'Oxford qu'était issu ce prosélytisme partagé en deux courants: l'un qui, fidèle à la direction de Newman, favorisait les conversions individuelles au catholicisme; l'autre qui, subissant l'influence de Pusey, enrichissait l'anglicanisme d'emprunts à l'Eglise romaine et ouvrait lentement la voie à un retour collectif.

A la vérité, lord Halifax se séparait du courant Newman et dépassait le courant Pusey, il ne piétinait pas sur place comme celui-ci, il voulait, comme il veut encore, à l'âge de 86 ans, entraîner l'Angleterre en masse vers Rome, mais demandait, comme il demande encore, que Rome fit la moitié du chemin. Il cherchait un terrain de rencontre. Il crut l'avoir trouvé dans les longs entretiens de Madère avec le lazariste français.

Monsieur Portal, en effet, entra dans ces vues. Il se persuada très vite que la question, si gigantesque qu'elle fût, de la réunion des deux

Eglises était d'ordre psychologique plus encore que d'ordre doctrinal, qu'il fallait d'abord combler le fossé de séparation séculaire par la charité dans le Christ, que les esprits seraient ramenés quand les cœurs seraient gagnés, que les différends dogmatiques, réduits en somme à la reconnaissance de la Primauté du Saint Siège, se régleraient facilement du jour où les mains se tendraient l'une vers l'autre, et, de concert avec Lord Halifax, il caressa dès lors un projet de conférences mixtes où les autorités respectives se rencontreraient pour échanger leurs vues, confronter leurs aspirations, dissiper les préventions et les malentendus et jeter enfin les bases de la réunion. S'aimer d'abord, s'aimer pour se comprendre, se comprendre pour s'entendre.

C'est sous l'empire de cette mentalité séduisante pour les uns, périlleuse pour les autres, que Monsieur Portal lança, mais seulement en 1893, sa fameuse brochure sur la validité des ordinations anglicanes. Les deux amis, en effet, s'étaient imaginé que cette question, vitale assurément, une fois agitée entre publicistes des deux Eglises, fournirait un thème à souhait pour des conférences pacifiques entre les autorités respectives. Aux yeux des deux pionniers de l'Union tout était là, la controverse était secondaire, la prise de contact, l'essentiel.

Un instant Léon XIII fut séduit par Monsieur Portal et lui promit, en septembre 1895, d'écrire à l'archevêque de Canterbury pour l'inviter à faire débattre la question des ordres anglais dans des conférences mixtes. Mais, se ravisant, le Saint Père ne toucha qu'indirectement le prélat anglican par l'intermédiaire de Monsieur Portal et cette démarche n'aboutit qu'à une fin de non recevoir. Au demeurant, l'idée qui devait amorcer la pacification avait allumé une opposition violente de la part des catholiques anglais, elle fut même publiquement combattue par le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster: « Je conclus, avait-il déjà écrit, le 2 octobre 1894, qu'aucun homme prudent ne peut affirmer la validité des ordres anglicans et remettre son âme à leur efficacité sacramentelle; et je crois que dans quelque circonstance que ce soit, le Saint Siège ne pourra jamais l'accepter. »

Sans doute, Léon XIII marquait plus de condescendance dans une lettre adressée aux Anglais le 15 avril 1895, où d'ailleurs la question des ordinations n'était pas touchée, mais il fut manifeste que les deux amis s'étaient gravement illusionnés en choisissant comme instrument de paix un brandon de discorde et comme terrain d'entente une brûlante arène. C'est devant une commission de théologiens que le débat fut porté et il est clair que du point de vue théologique la solution négative s'imposait. Dans cette affaire, en effet, tout est douteux: la validité de l'épiscopat de Barlow, le consécrateur de Parker, qui est la tige de la hiérarchie anglicane, la suffisance de l'ordinal d'Edouard VI et, surtout, l'intention des premiers consécrateurs. Or, de l'avis unanime des théologiens: ordination douteuse, ordination nulle. Léon XIII dut le proclamer, en 1896. C'était affirmer que l'Eglise anglicane n'a pas de sacerdoce, pas d'Eucharistie et que Dieu ne réside pas réellement dans ses églises.

Ce fut la grande déroute et l'humiliante défaite des deux apôtres de l'Union. Ils rentrèrent sous leur tente, battus mais non abattus ni découragés. Au reste, la prière ne s'est pas tue sur les lèvres des fidèles, l'Association universelle de prière et d'apostolat, fondée par décret pontifical en 1897, n'a pas chômé, la Société de missionnaires, créée par le cardinal Vaughan, en 1903, pour la conversion des Anglais dissidents n'a pas cessé de déployer son zèle, et l'on sait que le mouvement de retours individuels est en progression constante, surtout depuis la guerre, encore bien que le système Halifax-Portal en ait ajourné un certain nombre.

* * *

Les deux amis, qui n'avaient jamais désespéré, allaient voir aboutir enfin la méthode qu'ils avaient ardemment préconisée. L'assemblée de Lambeth de 1920 qui comptait 250 évêques anglicans adressait au monde une sorte d'encyclique en faveur de l'Union. Par une avance extraordinaire, ils s'y déclaraient prêts à entrer en conférence avec d'autres Eglises et même à recevoir un supplément d'ordination, si c'était jugé nécessaire.

Saisis par ces propositions, réveillés à l'espérance, lord Halifax et Monsieur Portal cherchèrent l'homme qui dans le monde aurait assez de hardiesse dans le génie, assez de magnanimité dans le cœur pour répondre à ces ouvertures providentielles, réaliser les espoirs qu'elles faisaient naître, tendre ses voiles et voguer vers le port

de l'Union. Ils n'eurent pas longtemps à chercher, en 1920. Sur le fond tragique des événements se dressait la silhouette du cardinal Mercier comme celle du plus grand homme de la guerre. Il dominait de sa haute stature tous ses contemporains, il concentrait sur lui l'admiration du monde civilisé et jetait dans la stupeur la barbarie elle-même.

Ils vinrent frapper à sa porte, ils furent accueillis avec bonté, puis après réflexion, avec confiance. « Il ne sera pas dit qu'un seul de nos frères, séparés soit venu frapper à la porte d'un évêque catholique, a-t-il écrit, et que cet évêque catholique romain ait refusé de lui ouvrir. »

Il ouvrit sa porte, il ouvrit son cœur et les célèbres *Conversations de Malines* se déroulèrent, en dépit des opposants, avec l'approbation de Rome, réalisant le rêve si longtemps caressé des conférences mixtes entre théologiens catholiques et anglicans, préalables à toute tentative de réunion.

Le grand cardinal qui les présidait avec une paternité majestueuse devant laquelle s'agenouillèrent des évêques dissidents n'a pas voulu quitter ce monde sans bénir les deux pionniers que la mort vient de séparer. La scène des adieux au cours de laquelle il passa son anneau pastoral en signe d'alliance au noble lord, accouru à son chevet, est présente à toutes les mémoires. Les *ultima verba*, les entretiens suprêmes du mourant avec les deux infatigables ouvriers de l'Union ont été récemment publiés dans la *Croix* de Paris par Monsieur Portal. Et voilà que, par un insondable dessein de la Providence, lui-même disparaît, à la veille de la reprise des Conversations de Malines. Du haut du ciel les deux disparus s'y intéresseront plus que jamais et attireront sur leurs continuateurs les bénédictions divines.

Des jalons furent posés là sur la route du retour, il importe de les fixer. Des féconds échanges de vues qui ont eu lieu il y a des conclusions à dégager, elles le seront et il est vraisemblable qu'elles seront notifiées. On sera surpris, pensons-nous, du chemin déjà parcouru et notamment sur la question essentielle de la prérogative du Pape où d'anciens et tenaces préjugés ont fléchi plus qu'on ne pense. Sans doute de formidables difficultés barrent encore la voie, mais un grand pas a été fait. Les relations sont engagées sur un tout autre pied qu'autrefois, des préventions sont tombées, le *no popery* est mort, les cœurs s'inclinent les uns vers les autres, l'atmosphère est changée, a écrit un journal anglican, les brouillards se dissipent et l'espérance reste à ceux qui ne sont ni les naïfs, dont on a parlé avec impertinence, ni les présomptueux non plus, que le Soleil de justice se lèvera un jour, si lointain qu'il soit, pour illuminer le royaume de la paix.

Est-il téméraire de penser qu'en ce jour la postérité reconnaissante redira le nom de l'humble et hardi initiateur?

J. SCHYRGENS.

TURQUIE

L'Islam et les Turcs

M. Alfred Rappaport, ci-devant sections-chef dans l'administration autrichienne, discute dans la *Germania* la question des rapports entre les Turcs et l'Islam.

Durant de longs siècles les Turcs furent, dans la lutte entre la Croix et le Croissant, les protagonistes de la religion de Mahomet. Lorsque les divisions et l'indolence eurent paralysé les forces des Arabes, les Turcs prirent leur place. Le dernier roi des Maures n'avait pas encore quitté l'Alhambra, que le sultan Mahomet II transformait en mosquée l'église Sainte-Sophie. Depuis lors, *Islam* et *Turcs* furent à peu près synonymes pour l'Occident. Les janissaires ne cessèrent de l'envahir jusqu'au moment où le flot turc expiré sous les murs de Vienne. *Islam* et *Turcs* se virent réduits à la défensive, sous les coups des Habsbourg d'abord, des Russes ensuite. Pourtant même dans ce mouvement de recul, « Turcs » continua à signifier à peu près la même chose qu'« Islam ». Jusqu'au moment où — comme aujourd'hui — les premiers eussent été confinés dans les territoires qui leur reviennent de par le principe de nationalité.

En Turquie même, le nationalisme est de date toute récente. L'identité du « turquisme » et de l'Islam persistait sous les sultans

réformateurs eux-mêmes, et la tentative de Midhat Pacha de créer une nationalité ottomane fut aussi infructueuse que celle — de beaucoup postérieure — des Jeunes-Turcs. Aussi toute l'histoire récente de la Turquie n'est-elle pas autre chose que ceci : une tentative incessante de l'Islam de regagner le terrain perdu, une réaction musulmane contre les idées modernes. Et ce ne furent pas seulement les anciens réformateurs, mais les Jeunes-Turcs eux-mêmes qui, lors de la guerre mondiale, se laissèrent gagner par une telle conception : à preuve le programme panislamique d'Abdul-Hamid et la « guerre sainte » proclamée par Mahomet V.

L'ère du nationalisme est venue pour la Turquie avec la déposition de Mahomet VI et la proclamation de la république. Mais étant donné que nationalisme et religion ne sont pas nécessairement aux antipodes l'un de l'autre, il était à prévoir que l'Islam garderait sa place à côté de l'idée nationale dans la Turquie nouvelle. La politique conciliante poursuivie par la république turque dans le domaine religieux pendant une année encore (Abdul Medjid étant Calife) parlait en faveur de cette hypothèse.

Puis un changement subit s'est produit, motivé en partie par la découverte que le Califat servait, à Constantinople, de centre de ralliement aux monarchistes, en partie par l'immixtion peu heureuse des panislamistes de l'Inde dans les rapports qui existaient entre le Calife-ombre et le gouvernement. Coup sur coup, les principales institutions musulmanes furent supprimées. Abdul-Medjid et les princes de la famille impériale furent éloignés de Turquie. Le Cheikh-ul-Islam et les tribunaux du Chériat furent abolis. Les fondations pieuses (*wakoufs*) laïcisées. En dernière analyse, toutes traces islamiques — y compris les stipulations relatives au mariage et à l'héritage — ont disparu d'un code modelé sur celui de la Suisse.

On aurait pu s'attendre à ce que des réformes aussi radicales déchainassent en Turquie une véritable tempête. Il n'en a rien été. Abstraction faite de quelques rares articles dans les journaux et de quelques conventicules (dont les initiateurs furent châtiés avec la dernière rigueur), les Turcs n'ont pas levé le doigt pour défendre leurs formes religieuses traditionnelles. Les Kurdes — des Indogermains, par parenthèse — enclins à adhérer à l'enseignement mystique des derviches Nakchtendi, furent les seuls à s'agiter. Leur rébellion fut écrasée, le sang coula, et en conséquence l'activité *kulturkampf* du gouvernement d'Angora se retourna contre les derviches. On en fit table rase, jusques et y compris les *Baba Tchélébis*, de Koria, lesquels remontent à l'époque seldjoudice.

Puis, vint le remplacement du fez par le chapeau, facultatif d'abord, obligatoire ensuite. Ici encore les Kurdes ont été les seuls à opposer par ci-par là quelque résistance.

Cette non-résistance des Turcs pose un des problèmes historico-religieux les plus intéressants de l'heure présente. L'explication qui invoque la force militaire se trouvant aux mains de l'autorité centrale n'est pas adéquate. Ces troupes ne sont-elles pas composées en majeure partie de paysans turcs élevés dans les principes islamiques? Impossible de supposer que les influences occidentales aient pénétré en si peu de temps et à ce degré toutes les couches de la population. L'absence dans l'Islam d'un clergé indépendant de l'Etat et qui aurait pu constituer l'ossature d'un mouvement pro-religieux populaire, l'adaptabilité de l'Islam aux innovations de toutes sortes quand elles sont le fait des autorités de l'Etat sont certainement des facteurs d'un grand poids.

Notons, à ce propos, qu'en Egypte, un pays en somme très progressiste et à mentalité très nationaliste, les théologiens de l'Université El Azhar viennent de prendre nettement parti contre certaines de ces mêmes mesures acceptées sans résistance par les masses turques.

Toutes ces explications ne suffisent pourtant pas à elles seules, et il nous faut dès lors supposer qu'il existe chez les Turcs quelque particularité ethnique s'accommodant des innovations kémalienues. Comme nous venons de le voir par l'exemple présenté par les Kurdes et les Egyptiens, l'attitude des Indo-germans et des sémites envers la religion a des bases plus profondes que celle des Turcs.

Des raisons d'ordre anthropologique et philologique ont poussé la science moderne à dénommer « race mongole » les peuples habitant l'espace entre le Pacifique et l'Est européen. Certains traits leur sont communs, notamment dans le domaine qui nous intéresse. C'est ainsi qu'au Japon il y eut pendant un certain temps identité entre la dynastie régnante et la religion, identité allant de pair avec un certain indifférentisme en ce qui concernait bouddhisme et shintoïsme. En Chine, les doctrines de Confucius, de Laotzé et de Fo font plus qu'être juxtaposées : elles se pénètrent réciproque-

ment, à ce point qu'un seul et même individu appartient parfois à plusieurs cultes. Est à relever, du même point de vue, l'extension dans toute l'Asie orientale du bouddhisme, cette religion sans Dieu sous sa forme primitive, alors que dans son pays d'origine — l'Inde — il a presque complètement disparu.

Toute l'histoire de l'Asie intérieure nous montre que ces peuples n'ont cessé d'être ballottés entre le chamanisme, le bouddhisme et l'Islam (ils ont connu également une brève période nestorienne, donc chrétienne), que leur indifférentisme religieux les poussait tantôt à reconnaître l'autorité de potentats théocratiques (le Koutoukhtou en Mongolie, le Dalaï Lama et le Panchen Lama au Tibet), tantôt à accepter la religion nouvelle que leur imposaient leurs maîtres (Genghis Khan, par exemple). Mais lorsque le Grand Mogol Akbar voulut convertir à sa religion les habitants aryens de l'Inde, ses efforts se brisèrent contre leur attachement à leur foi.

Si nous passons en Europe, nous nous souviendrons que des choses extraordinaires ont été rapportées sur l'indifférentisme religieux des Khazares; et nous avons pu constater des phénomènes pareils chez des peuples chrétiens fortement teintés de sarmatisme: chez les Russes par exemple (césaro-papisme des tsars) et chez les Bulgares qui, il y a un demi-siècle, se résignaient avec tant de facilité à se détacher du patriarcat de Constantinople pour des raisons purement politico-nationales.

Ces analogies jettent sur l'identité supposée du turquisme et de l'Islam une lumière toute nouvelle. C'était moins la foi de Mahomet que la sujétion à la dynastie d'Osman qui était ancrée dans la psychologie populaire turque (cette dynastie avait, on le sait, conquis le califat avec Sélim II). On comprend dès lors pourquoi la chute de la dynastie a, sinon rompu, du moins relâché ces liens. Voilà l'explication du peu de résistance qu'ont rencontrée chez les Turcs les innovations religieuses d'Angora.

ETATS-UNIS

Le troisième centenaire de New-York

Le Times consacre un long article au troisième centenaire de New-York.

Il y a de cela tout juste trois cents ans, une conférence dont les suites devaient être incalculables avait lieu sur une petite île du Nouveau-Monde; aucun des individus qui y participaient ne pouvait prévoir les dimensions de l'œuvre dont les débuts étaient si modestes.

Imaginons-nous quelques sauvages installés dans une prairie et s'entretenant gravement avec un nombre à peu près égal de soldats et d'artisans hollandais. Ces derniers viennent de débarquer du *Zeemew* lequel, battant pavillon de la compagnie à charte des Indes Occidentales, a jeté l'ancre à l'autre bout de l'île. L'air est plein des sons et des aromes du printemps, la voûte des cieux est bleue, on entend de tous côtés le gazouillement des oiseaux. Par terre, entre les Indiens et les Blancs, on voit un tas de menus objets: petites haches, couteaux brillants, verroterie de couleur: tout cela fascine les indigènes et ils ne parviennent pas à en détacher les yeux, à ce point que dans la conversation ils ne cessent d'en faire mention, bien que la diplomatie la plus élémentaire dût le leur interdire. En fin de compte, on tombe d'accord: les Indiens remettent aux Blancs un morceau d'écorce de bouleau recouvert de peintures bizarres et regagnent en toute hâte leurs canots avant que leurs interlocuteurs aient eu le temps de regretter le marché conclu.

C'est de cette façon que s'effectua l'acquisition de cette île de Manhattes, qui est aujourd'hui Manhattan. Le morceau d'écorce était une espèce d'acte de vente de vingt-quatre mille acres; et les objets remis aux Indiens représentaient une valeur de cinq livres sterling. Aujourd'hui New-York «vaut» un millier de millions de livres sterling au bas mot.

Le chef de la poignée de colons arrivée à bord du *Zeemew* était Peter Minuit, un réfugié de Wesel, dans le duché de Clèves, conquis par les Espagnols en 1624. C'est à lui que revient le mérite du marché, et bien que l'île n'ait pas été inhabitée antérieurement au sens propre du mot, nul doute que ces colons n'aient été les premiers à s'y fixer; aussi est-ce avec justice qu'on célèbre,

en 1926, les trois cents ans de la Nouvelle Amsterdam devenue plus tard New-York.

Dès le début, la Nouvelle Amsterdam décriait une tolérance religieuse complète, aussi y affluait-on de tous les côtés, et la nouvelle ville ne tardait pas à devenir riche et prospère. Mais tous ces immigrants ne participaient en aucune façon à l'administration, et c'était la chambre d'Amsterdam de la Compagnie des Indes Occidentales qui nommait les fonctionnaires, qui édictait les lois, qui avait le droit de veto sur les actes du Conseil. La Chambre eut même le sans-gêne de demander au directeur général de diriger la nouvelle entreprise de façon à sauvegarder les intérêts de la compagnie plus que ceux des colons. Dans ces circonstances, le tact et l'habileté de Minuit furent mis à une rude épreuve. Il parvint cependant à se maintenir dans son poste jusqu'en 1632. Ayant construit et envoyé cette année-là en Hollande le *New Netherland*, un des plus grands bâtiments de la marine marchande du monde entier, il fut révoqué et remplacé par un fonctionnaire plus maniable.

Des trois gouverneurs hollandais qui lui succédèrent Peter Stuyvesant seul fut à la hauteur de la situation. Des deux autres, le premier Wouter van Twiller, rendit à la Nouvelle Amsterdam quelques services, entr'autres en achevant la construction du fort commencé par Minuit, mais accusé de s'être approprié une partie de l'argent de la compagnie, il fut rappelé en 1637.

William Kieft, son successeur, honnête homme, se comporta en despote, prescrivit aux colons à quelle heure ils devaient se lever le matin et se mettre au lit le soir et de mille façons diverses s'immisça dans les us et coutumes des colons. Toutefois, il élargit et nettoya les rues, organisa des foires annuelles de chevaux et de chiens, encouragea les relations de la colonie avec les autres nations, etc. La population augmenta de son temps dans des proportions notables, et dès 1643 le P. Jogues, S. J., faisait connaître qu'on parlait dans l'île dix-huit langues différentes. Rappelé en Hollande en 1647 pour se justifier de certaines accusations, Kieft et quatre-vingts autres passagers dont son accusateur, Dominic Bogardus, périrent au cours d'un naufrage sur la côte du pays de Galles.

Peter Stuyvesant, ancien gouverneur de Curaçao, lui avait du reste succédé dès 1646.

Stuyvesant était un vieux soldat; au cours de la guerre de Trente ans, il avait perdu une jambe remplacée par une jambe de bois, et lorsqu'il lui arrivait d'être irrité ou excité il avait l'habitude d'en frapper fortement contre le plancher. Pendant dix-sept ans, ce son resta aussi familier aux habitants de la Nouvelle-Amsterdam que celui de la trompe qui chaque matin les éveillait.

Stuyvesant supportait malaisément la contradiction. Ayant fait arrêter deux membres du conseil qui avaient rédigé *ad usum* des Etats Généraux et de la compagnie les plaintes des colons contre Kieft il leur déclara que c'était de la haute trahison que de porter plainte contre des magistrats, «fût-ce avec ou sans raison». Il fit condamner au bannissement les deux conseillers par un tribunal trié sur le volet, et leur refusant tout droit d'appel leur dit: «Si j'étais sûr que vous alliez saisir de cette affaire les Etats Généraux, je vous ferais pendre sur le plus grand arbre qui existe en Nouvelle Hollande». Après quoi Kuyter et Melyn furent embarqués à bord d'un vaisseau et expédiés comme prisonniers dans les Pays-Bas.

A partir de ce moment, les colons ne cessèrent d'être en lutte avec Stuyvesant. Et comme la Compagnie des Indes Occidentales était virtuellement en faillite, cette circonstance leur mettait entre les mains une arme puissante, puisque le directeur général ne pouvait obtenir l'argent dont il avait besoin qu'en prélevant des impôts sur les colons. Divers dangers menaçaient la colonie de tous côtés, dont le principal était constitué par les empiètements dont se rendaient coupables les colons anglais établis dans la Nouvelle Angleterre. Pourtant les habitants de la Nouvelle Amsterdam tinrent bon et n'eurent de repos que lorsqu'ils eurent obtenu une charte à l'instar de celle d'Amsterdam et une représentation.

En 1653 les hostilités éclataient entre le gouvernement Cromwell et les Provinces Unies. Les habitants de la Nouvelle Amsterdam se préparèrent à toute éventualité. On répara le fort, on construisit une ligne de palissades doublée d'un rempart en terre là où passe aujourd'hui la partie sud de Wall street. Mais la paix était à ce moment conclue entre l'Angleterre et les Pays-Bas, et les colons obtinrent quelques années de répit. Stuyvesant les

employa à organiser la défense — car il, prévoyait qu'une lutte décisive éclaterait tôt ou tard — mais sans grand succès.

En 1664, Charles II d'Angleterre concédait par des lettres patentes à son frère Jacques, duc d'York et d'Albany, Long Island et le continent se trouvant entre le Connecticut et le Delaware, y compris toutes les possessions néerlandaises d'Amérique. Le duc envoya dans le plus grand secret le colonel Richard Nicolls à la tête de quatre vaisseaux et de 500 hommes se saisir de ses nouveaux domaines. Arrivés en août 1664 devant la Nouvelle Amsterdam, après s'être adjoint de nombreux volontaires dans le Connecticut, ils se saisit de Staten Island et bloqua la ville. Stuyvesant voulut tout d'abord résister, mais il n'avait sous ses ordres que quatre cents hommes capables de porter les armes, le fort n'avait que 24 pièces d'artillerie à opposer aux 120 canons de la flotte Nicolls, la population était fort disparate et la désaffection très forte. Stuyvesant qui avait commencé par déchirer en morceaux la lettre de Nicolls lui demandant de se rendre et par taper dessus avec force à l'aide de sa jambe de bois, se décida à capituler, le 8 septembre. On lui permit de s'embarquer pour la Hollande avec tous ses soldats et les honneurs de la guerre.

La Nouvelle-Amsterdam devint New-York, et l'administration bienveillante de Nicolls eut vite fait de réconcilier ses habitants avec leur nouveau sort.

La doctrine de l'évolutionnisme

D'après un article de F. Baldensperger : L'évolutionnisme et l'opinion américaine, dans la Revue politique et parlementaire, du 10 mai 1926.

Le procès de Dayton (juillet 1925), n'a pas été, tant s'en faut, une manifestation inattendue : des observateurs clairvoyants prévoient de longue date l'explosion d'un conflit depuis longtemps engagé. Dès 1922, M. Upton Sinclair, l'auteur bien connu de *La Jungle*, consacrait dans *Le Pas de l'Oie* un chapitre aux « Traqueurs d'orangs-outangs ». Il y signalait ce mouvement « fondamentaliste » qui ressuscite dans certains Etats du Sud le fanatisme biblique des anciens pèlerins. En 1924-1925, quinze Etats sur quarante-huit étaient en proie à une propagande dont la presse et la chaire portaient depuis longtemps témoignage. Le 26 février 1922, William Jennings Bryan publiait un manifeste qui faisait de lui le chef proclamé d'une croisade imprévue. Ramenée à n'être que l'origine simiesque de l'homme, la notion d'évolution rapetissée enflammait d'horreur les « fondamentalistes » décidés à faire accepter intégralement comme vérités uniques les propositions de la Genèse sur la création de la Terre et de l'homme. Baptistes, Méthodistes, Presbytériens machinaient la révocation d'intellectuels coupables d'avoir enseigné l'évolution dans les chaires d'enseignement secondaire ou supérieur.

En face de ces attaques, des associations scientifiques ou civiques organisaient la lutte, alors que des brochures de vulgarisation s'efforçaient de concilier christianisme et évolutionnisme.

Le hasard voulut que le petit Etat de Tennessee devint le laboratoire d'expérimentation et le champ-clos d'une lutte jusqu'à à demi-souterraine. L'enseignement public de cet Etat se trouve depuis quelque temps en voie de réorganisation. Au début de l'année 1925, un brave homme représentant le comté de Macon, du nom de John Washington Butler, fermier, maître d'école intermittent et excellent baptiste, déposait devant les deux Chambres de l'Etat le *bill* appelé à un si grand retentissement, *bill* adopté par la Chambre des représentants de l'Etat le 28 janvier, par le Sénat le 13 mars et sanctionné par le gouverneur le 23. Celui-ci adressa là-dessus au Congrès du Tennessee un message dont voici un résumé succinct :

La constitution du Tennessee décrète que quiconque nie l'existence de Dieu ou un futur état de récompenses ou de châtements ne pourra remplir de fonctions dans aucune des administrations civiles de l'Etat.

Or, ce n'est que par la Bible que des récompenses et punitions à venir nous ont été révélées. C'est pourquoi tout le système de gouvernement américain est indissolublement lié à la Bible par la disposition des lois organiques américaines.

Dès lors, et la Constitution ayant reconnu un Dieu et la Bible en qualité de Verbe sacré de Dieu, comment le système scolaire

du Tennessee pourrait-il omettre à cet égard la déférence due à la Bible ?

La loi que le Congrès du Tennessee vient de voter constitue donc, concluait M. Austin Peay, une protestation expresse contre la tendance impie à exalter la soi-disant science, à contester la Bible dans certaines écoles et certains milieux, « tendance fondamentalement préjudiciable, dans ses effets, à nos enfants, notre institution et notre patrie ».

La loi signée par le gouverneur contenait deux articles. Elle interdisait l'enseignement de la théorie de l'évolution dans toutes les universités, écoles normales et autres écoles publiques du Tennessee qui sont subventionnées en tout ou en partie par l'Etat et stipulait des sanctions pour violation (une amende de 100 dollars au moins et de 500 dollars au maximum pour chaque délit).

Le corps d'Etat enseignant prit d'abord avec placidité et bonne humeur une loi que, pour la commodité du discours, on baptisa simplement *Monkey law* (« Loi des singes »). Il n'y eut guère de démissions. Le *Peabody Journal of Education*, principale revue pédagogique de l'Etat, se contentait, en mai 1925 encore, de plaisanter doucement le thème principal avec un humour (?) tout américain.

Mais un personnage nouveau entra en scène. Il s'appelle George W. Rappleyea, prétend descendre en ligne directe de la sœur de l'amiral de Coligny et est en tous cas vraisemblablement de descendance française. Ce New-Yorkais de naissance, ancien ouvrier mineur, ancien marchand de journaux, aujourd'hui docteur en géologie et ingénieur des mines, apprit — il avait déjà eu un démêlé avec un pasteur fanatique — que la « Ligue des libertés civiques américaines » voulait mettre le *Monkey law* à l'épreuve. Il s'aboucha aussitôt avec un jeune professeur de sciences du lycée de Dayton, John T. Scopes; puis, assuré de l'appui de la susdite Ligue il dressa son plan de campagne. Scopes affirme s'être servi en classe d'un livre de biologie évolutionniste contraire aux spécifications du législateur, et fut assigné devant le jury comme coupable d'avoir violé la loi.

Il est inutile d'exposer en détail le procès de Dayton encore présent à toutes les mémoires (1). Rappelons que l'inculpé — défendu par Malone, catholique, et par Darrow, qui, un auparavant, avait défendu les deux odieux étudiants homicides de Chicago (procès Léopold-Loeb) — fut condamné à 100 dollars d'amende. W. J. Bryan mourut le dimanche suivant, et son fils était acclamé le 4 septembre 1925 président de l'*Anti-evolution League of America*. Le mouvement pour lequel avait combattu, celui qui avait été trois fois candidat malheureux à la présidence n'est nullement enrayé et deux autres Etats semblent avoir pris des dispositions légales identiques à celles qui ont immortalisé le Tennessee.

On continue pourtant à parler de Darwin dans ce dernier Etat, mais seulement dans l'enseignement libre. Une bourse a été offerte à Scopes par l'Université Leland Stanford en Californie pour continuer ses études d'histoire naturelle. Les savants américains estiment que le bruit fait autour de questions ordinairement indifférentes à la masse a fait réfléchir des lecteurs innombrables accoutumés à se payer de mots et à donner au terme d'*évolution* un sens par trop travesti et simpliste. Bref, tout le monde paraît être content. Quant aux décisions finales des instances judiciaires supérieures devant lesquelles la cause doit être successivement portée, elles se font encore attendre.

Au sujet de toute cette aventure assez imprévue, on ne peut donner aujourd'hui que des interprétations hypothétiques et provisoires. S'agit-il d'un simple cas d'obscurantisme paysan (parmi les jurés l'un était un parfait illettré et plusieurs des ignorants avoués)? Est-ce la défense de la race blanche contre les autres races dites inférieures qui a pris cet aspect dans un Etat de ce Sud américain si anti-nègre? Faut-il voir dans des stipulations dont les contribuables sont les arbitres une forme parfaitement indiscrète, mais logique et fatale, de démocratie en action? Ce retour pur et simple aux textes bibliques préconisé par diverses sectes indiquerait-il que l'Amérique d'après guerre entend se replier sur un des supports réels des masses anglo-saxonnes? Le vieil esprit biblique du protestantisme initial a-t-il cru le moment propice pour manifester sa vitalité ?

Dans toute cette affaire, les milieux catholiques américains se sont tenus sur une extrême réserve. On pourrait presque parler de

(1) Cf. *Revue catholique*, du 25 sept. et du 2 oct. 1925.

répugnance pour ce qui leur semblait pure prétention d'ignorants.

L'incident de juillet 1923 restera-t-il un épisode sans lendemain? Deviendra-t-il le point de départ de tout un développement? Selon la réponse à donner à ces questions, on attribuera au procès Scopes une signification plus ou moins riche de réalités profondes.

EGYPTE

La situation

On écrit de Jérusalem à la Frankfurter Zeitung.

Comme tous ceux qui connaissent l'Égypte pouvaient s'y attendre, le *Wafd*, parti de Zagloul Pacha, a remporté aux élections une victoire décisive. Point n'est besoin d'en chercher la raison dans les particularités du système électoral ou dans des circonstances d'ordre accidentel. Zagloul est le héros national depuis 1918, soit depuis le moment où la conscience politique des masses égyptiennes s'est éveillée pour la première fois.

Le fellah voit dans Zagloul la chair de sa chair et sa vénération pour lui est pleine d'enthousiasme.

Pour ce qui est de l'homme d'Etat égyptien lui-même, il avait pris part au mouvement d'Arabi Pacha, il y a quarante-quatre ans déjà; il avait été élu président de la première représentation nationale que l'Égypte eût connue depuis que l'Angleterre l'occupe.

Les deux fois qu'il y avait eu des élections au Parlement égyptien depuis la soi-disant déclaration d'indépendance de février 1922, Zagloul avait remporté des succès écrasants. Les élections s'étaient effectuées chaque fois selon le système suivant : trente électeurs du premier degré élaient un électeur du second, et ceux-ci, de leur côté, choisissaient les députés. Cette fois, les élections ont eu lieu au scrutin direct, conformément à une décision parlementaire datant de 1924. Aucune raison du reste de lui attribuer ce succès des zagloulistes. Dix-huit mois durant, l'Égypte avait été régie anticonstitutionnellement, et la presse anglaise s'était plu à croire la puissance de Zagloul définitivement brisée; aujourd'hui, revenue de ses illusions, elle tient un langage d'autant plus âpre.

L'issue des procès pour meurtres politiques a été également pour cette presse et pour l'opinion anglaise une source de vif désappointement. Cette opinion et cette presse avaient, en effet, oublié que ce qui semble être un crime odieux à A paraît à B une action héroïque et patriotique. La presse britannique avait espéré que les procès feraient à Zagloul et à son parti « une situation impossible aux yeux de tous les honnêtes gens » : au lieu de cela, la popularité du *Wafd* n'en a été que rehaussée.

Les Anglais avaient mis tout leur espoir dans le parti dit constitutionnel-libéral qu'ils avaient dressé contre le *Wafd* dès 1920, et qui n'est pas sans compter dans ses rangs des hommes de valeur. Malheureusement pour eux, ce parti lui-même ne leur est pas resté fidèle. La cause en est à un troisième facteur qui s'est fortement immiscé dans la politique au grand dommage des Anglais comme des Egyptiens : Ce Palais. Celui-ci est plus haï peut-être que l'Angleterre même. Sir Valentine Chirol l'avait prédit, dès 1920, dans son livre *The Egyptian Problem*. Il s'y était plaint de ce que les Anglais eussent placé sur le trône un prince autocrate et peu aimé. La politique fantasque et despotique de Fouad I^{er} a poussé le parti constitutionnel-libéral à s'allier aux zagloulistes. Il est faux que par là il ait, comme l'affirment les journaux anglais, « capitulé » devant ces derniers. Au contraire, du fait de cette coalition, il a gagné des sympathies et des voix, au lieu de subir le sort de l'*Ikhid* (parti unioniste, en réalité parti de la Cour), écrasé lors des dernières élections au point de ne compter dans le nouveau parlement que cinq députés. Jamais ministère n'a subi défaite pareille, ce qui s'explique du reste par le fait que, s'il y avait eu consultation populaire, jamais ce ministère ne serait resté huit jours au pouvoir.

Bref, la volonté nationale s'est manifestée dans les élections avec une netteté dont l'histoire ne présente pas beaucoup d'exemples. Mais c'est précisément cela qui crée pour l'Égypte un avenir incertain et gros de dangers. A la volonté populaire de voir l'Égypte

complètement indépendante fait face, du côté anglais, une volonté tout aussi déterminée : Ne pas réaliser les concessions consenties en 1922, les restreindre plutôt en pratique, sinon en théorie, et continuer à traiter l'Égypte comme une partie de l'Empire britannique et comme un lieu de placement de tout repos pour les capitaux anglais. En fait, les Anglais ont essayé, au cours des derniers dix-huit mois, de restaurer l'état de choses d'avant 1922. Le *condominium* anglo-égyptien au Soudan a fait place à une domination purement anglaise, les troupes égyptiennes en ont été retirées, le problème de l'irrigation résolu dans le sens des intérêts de la culture du coton anglo-soudanaise. Or, les Egyptiens se sont rendu compte que toute Puissance tenant le Haut-Nil, tient l'Égypte à sa merci. Il y a plus : Sous le ministère Ziwar, les Anglais ont virtuellement recommencé à contrôler l'administration intérieure de l'Égypte. Lord Lloyd qui tient à garder son titre de Haut Commissaire, alors que les Egyptiens aimeraient lui voir prendre celui d'ambassadeur, est loin d'observer la réserve de son prédécesseur Lord Allenby. Lord Lloyd s'est imposé. Lord Cromer pour modèle : il parcourt le pays; se fait présenter des rapports; se fait octroyer des réceptions solennelles; parle dans ses harangues de la *mission* de l'Angleterre en Égypte. Des fonctionnaires britanniques, siègent de nouveau dans tous les ministères. *L'Empire Day* a été solennellement fêté au Caire sur l'ordre de Lord Lloyd, et des parades militaires ont été déployées, une fois de plus, devant les indigènes, la puissance menaçante de l'occupant.

Il est difficile de dire si le nouveau Parlement sera durable. A supposer même que les Anglais puissent rompre les liens qui unissent le parti constitutionnel-libéral au *Wafd*, celui-ci n'a pas besoin de s'en inquiéter outre mesure, parce qu'il dispose à la Chambre d'une majorité imposante. Du fait de cette rupture éventuelle, la question égyptienne ne serait certainement pas stabilisée. La politique coloniale britannique a aujourd'hui à sa tête les mêmes hommes qui, en 1921, ne voulaient pas entendre parler de concessions aux desiderata égyptiens : les Churchill, les Birkenhead, les Amery.

Un conflit éclatera inévitablement entre la politique britannique et le Parlement, après que ce dernier se sera assemblé. A supposer même que le nouveau ministère observe la plus grande réserve et se consacre exclusivement aux problèmes intérieurs et sociaux, un écueil ne tardera pas à surgir avant peu. C'est en 1927 que prennent fin les contrats ayant trait aux fonctionnaires anglais se trouvant au service de l'Égypte. Il avait été décidé au préalable que ces contrats ne seraient pas renouvelés et que ces Anglais seraient remplacés par des Egyptiens. Les Anglais annoncent aujourd'hui qu'ils ne le permettront pas. Aussi la troisième Chambre égyptienne aura-t-elle vraisemblablement une fin soudaine et analogue à celles des deux Parlements qui l'ont précédée. Mais une troisième dissolution et une nouvelle tentative de gouverner l'Égypte de façon anticonstitutionnelle ne changeront rien à la volonté du peuple égyptien, et celui-ci votera pour Zagloul aux prochaines élections avec la même irréductible fermeté. Des concessions intelligentes de la part de l'Angleterre, concessions portant surtout sur la *forme*, pourraient épargner à l'Égypte bien des années de troubles.

De nombreuses quittances nous sont revenues avec la mention « absent ». Nous prions nos abonnés de nous épargner de nouveaux frais et de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Pour continuer à servir la revue à 25 francs, nous faisons des sacrifices financiers qui nous autorisent à demander à nos lecteurs de ne pas nous en imposer d'inutiles.

Le service de la revue sera supprimé aux abonnés qui tarderont à se mettre en règle avec notre administration.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 26,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

P. B. **PETIT-BEURRE** P. B.
CAREIN P. B.



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2 BERHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES



♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

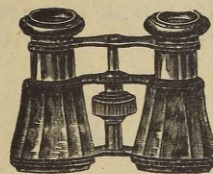
Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◆
Lunetterie
—
Optique
—
Javelles
—
Baromètres
◆



◆
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◆

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche.

C^e française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, place de Meir. Anvers.

LIBRAIRIE MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.

26, rue de la Montagne, 26 BRUXELLES

MISSALE ROMANUM. — BREVIARUM ROMANUM. — LIVRES LITURGIQUES. — ASCÉTISME. — GRAND CHOIX DE LIVRES DE PRIÈRES ET DE CHAPELETS. — IMAGERIE RELIGIEUSE. — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION.

Typographie. — Lithographie. — Reliures.

Pour Parquets - Meubles
Lino - Carrosseries
d'Automobiles.

Fabriqué par :
The NUGGET POLISH C^o
OF BELGIUM

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS